This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
V4. H. 1746 (1)

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

[redacted] 177

Après la sainte Barthelemi, Charles IX ayant écrit à tous les Gouverneurs de faire massacrer les Huguenots, le Vicomte d'Orte, qui commandoit dans Bayonne, écrivit au Roi: "Sire, je n'ai trouvé parmi les habitans et les gens de guerre que de bons citoyens, de braves soldats, et pas un bourreau; ainsi ceux et moi supplions Votre Majesté d'employer nos bras et nos vies à choses plus [illegible]

Voyez la page [illegible] de l'Esprit des Loix. 4 to. Edition Paris. — — —

I 180

Bengasco 375

Margaret Bewicke

LA HENRIADE

Avec les variantes

NOUVELLE EDITION

M. D. CC. XLVI.

[V42]

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 FEB 1991
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

PAR Mr. MARMONTEL.

ON ne se lasse point de réimprimer les Ouvrages que le Public ne se lasse point de relire, & le Public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui, comme la Henriade, ayant d'abord mérité son estime, ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs Auteurs.

Ce Poëme si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723, imprimé à Londres sous le titre de *la Ligue*. M. de Voltaire ne put donner ses soins à cette édition; aussi est-elle remplie de fautes, de transpositions, & de lacunes considérables.

L'Abbé Desfontaines en donna peu de tems après une édition à Evreux, aussi imparfaite que la première, avec cette différence

férence qu'il glissa dans les vuides quelques vers de sa façon, tels que ceux-ci, où il est aisé de reconnaître un tel Ecrivain.

Et malgré les Perraults, & malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.
Chant 6. de son édition.

En 1726 on en fit une édition à Londres sous le titre de *la Henriade, in*-4°. avec des figures. Elle est dédiée à la Reine d'Angleterre, & pour ne rien laisser à désirer dans cette édition, j'ai cru devoir inférer dans ma Préface cette Epître Dédicatoire. On sait que dans ce genre d'écrire M. de Voltaire a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands Auteurs n'ont su se dispenser de prodiguer à leurs Mecenes, lisent avidement & avec fruit les Epîtres dédicatoires d'Alzire, de Zaïre, &c. Celle-ci est dans le même goût, & on y reconnaît un Philosophe judicieux & poli, qui

qui ſait louer les Rois même, ſans les flater. Il n'écrivit cette Epître qu'en Anglais.

TO THE

QUEEN.

MADAM,

IT is the Fate of Henry *the Fourth to be protected by an* English QUEEN. *He was aſſiſted by that great:* Elizabeth *who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be ſo well protected, as by her who reſembles ſo much* Elizabeth *in her perſonnal Virtues?*

YOUR MAJESTY will find in this Book, bold impartial Truths, Morality unſtained with Superſtition, a Spirit of Liberty, equally abhorrent of Rebellion and of Tyranny, the Rights of Kings always aſſerted, and thoſe of Mankind never laid aſide.

The same Spirit in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the virtuous Consort of a King, who among so many crowned Heads enjoys, almost alone, the inestimable Honour of ruling a free Nation, a King who makes his Power consist in being beloved, and his Glory in being just.

Our Descartes, *who was the greatest Philosopher in* Europe, *before Sir* Isaac Newton *appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princess Palatine* Elizabeth, *not, said he, because she was a Princess, for true Philosophers respect Princes, and never flatter them, but because of all his Readers she understood him the best, and loved Truth the most.*

I beg Leave MADAM (*without comparing my self to* Descartes) *to dedicate the* Henriade *to* YOUR MAJESTY, *upon the like Account, not only as the* Protectress *of all Arts and Sciences, but as the best Judge of them.*

I am with that profound Respect, which

is

is due to the greateſt Virtue, as well as to the higheſt Rank.

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTYS

moſt humble, moſt dutiful,
moſt obliged Servant,
VOLTAIRE.

M. l'Abbé Lenglet du Freſnoy nous en a donné la Traduction ſuivante.

A

LA REINE.

MADAME,

C'EST le ſort de *Henri* IV. d'être protégé par une Reine d'Angleterre; il a été appuyé par *Elizabeth*, cette grande Princeſſe qui étoit dans ſon tems la gloire de ſon Sexe. A qui ſa mémoire pourroit-elle être auſſi bien confiée, qu'à une Princeſſe, dont les vertus perſonnelles reſſemblent tant à celles d'*Elizabeth*?

VOTRE MAJESTE' trouvera dans ce Livre des vérités bien grandes & bien importantes ; la Morale à l'abri de la superstition ; l'esprit de liberté, également éloigné de la révolte & de l'oppression ; les droits des Rois, toujours assurés, & ceux du peuple, toujours défendus.

Le même esprit dans lequel il est écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse Epouse d'un Roi, qui parmi tant de Têtes couronnées, jouit presque seul de l'honneur, sans prix, de gouverner une Nation libre ; & d'un Roi qui fait consister son pouvoir à être aimé, & sa gloire à être juste.

Notre *Descartes*, le plus grand Philosophe de l'Europe, avant que le Chevalier *Newton* parût, a dédié ses Principes à la célébre Princesse Palatine *Elizabeth* ; non pas, dit-il, parce qu'elle étoit Princesse ; car les vrais Philosophes respectent les Princes, & ne les flatent point ; mais parce que de tous ses Lecteurs, il la regardoit comme la plus capable de sentir & d'aimer le vrai. Permettez-

Permettez-moi, MADAME, (ſans me comparer à *Deſcartes*) de dédier de même la *Henriade* à VOTRE MAJESTE', non ſeulement parce qu'elle protége les Sciences & les Arts, mais encore parce qu'elle en eſt un excellent Juge.

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande Vertu, & au plus haut Rang,

Si VOTRE MAJESTE' veut bien me le permettre,

de VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-reſpectueux, & très-obéiſſant ſerviteur,
VOLTAIRE.

Cette édition qui fut faite par Souſcription, a ſervi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre, mais il a remis dans la Bibliothéque du Roi, c'eſt-à-dire, ſous les yeux du Public & de la poſtérité, des preuves auten-

tiques de la conduite généreuſe qu'il tint dans cette occaſion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il ſeroit long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *Variantes*.

En 1736 le Roi de Pruſſe, alors Prince Royal, avoit chargé M. Algaroti qui étoit à Londres d'y faire graver ce Poëme avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des Arts qu'il daigne cultiver, voulant laiſſer aux ſiécles à venir un monument de ſon eſtime pour les Lettres, & particulierement pour la *Henriade*, daigna en compoſer la Préface; & ſe mettant ainſi au rang des Auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente ſied bien dans la main d'un Héros. Récompenſer les beaux Arts eſt un mérite commun à un grand nombre de Princes, mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens Ecrits, en eſt un d'autant plus recommandable dans le Roi de Pruſ-

ſe

ſe, qu'il eſt plus rare parmi les hommes. La mort du Roi ſon pere, les guerres, ſurvenues, & le départ de M. Algarotti de Londres interrompirent ce projet ſi digne de celui qui l'avoit conçû. Comme la Préface qu'il avoit compoſée n'a pas vû le jour, j'en ai pris deux fragments qui peuvent en donner une idée, & qui doivent être regardés comme un morceau bien précieux dans la Litterature.

» Les difficultés, dit-il en un endroit, » qu'eut à ſurmonter M. de Voltaire lorſ» qu'il compoſa ſon Poëme Epique, ſont » innombrables. Il voyoit contre lui les » préjugés de toute l'Europe, & celui de » ſa propre Nation, qui étoit du ſenti» ment que l'Epopée ne réuſſiroit jamais » en français. Il avoit devant lui le triſte » exemple de ſes prédéceſſeurs, qui avoient » tous bronché dans cette pénible carriè» re. Il avoit encore à combattre le reſ» pect ſuperſtitieux & excluſif du peuple » ſavant pour Virgile & pour Homére, & » plus que tout cela, une ſanté faible qui

» auroit mis tout autre homme, moins » ſenſible que lui à la gloire de ſa Nation, » hors d'état de travailler. C'eſt cepen- » dant indépendamment de tous ces obſta- » cles que M. de Voltaire eſt venu à bout » de ſon deſſein, &c.

» Quant à la ſaine Morale, dit-il ail- » leurs, quant à la beauté des ſentimens, » on trouve dans ce Poëme tout ce qu'on » peut déſirer. La valeur prudente de Hen- » ri IV. jointe à ſa généroſité & à ſon hu- » manité, devroit ſervir d'exemple à tous » les Rois & à tous les Héros, qui ſe pi- » quent quelquefois mal à propos de du- » reté envers ceux que le deſtin des Etats, » & le ſort de la Guerre ont ſoumis à leur » puiſſance. Qu'il leur ſoit dit en paſſant, » que ce n'eſt ni dans l'inflexibilité, ni » dans la tirannie que conſiſte la véritable » grandeur; mais bien dans ce ſentiment » que l'Auteur exprime avec tant de no- » bleſſe.

» Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames,
» Amitié que les Rois, ces illuſtres ingrats,

» Sont

« Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Ainsi pensoit ce grand Prince avant que de monter sur le Trône. Il ne pouvoit alors instruire les Rois que par des maximes ; aujourd'hui il les instruit par des exemples.

La Henriade a été traduite en plusieurs langues. En vers Anglais par M. Lokman. Une partie l'a été en vers Italiens par M. Querini, noble Vénitien, & une autre en vers Latins, par le Cardinal de ce nom, Bibliothéquaire du Vatican, si connu par sa grande Littérature. Ce sont ces deux hommes célébres qui ont traduit le Poëme de Fontenoy. Messieurs Ortolani & Nenci ont aussi traduit plusieurs Chants de la Henriade. Elle l'a été entierement en vers Hollandais & Allemans.

Cette justice rendue par tant d'Etrangers contemporains, semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poëme, & puisqu'il a été généralement aprouvé dans un siécle qu'on peut apeller celui du goût, il y a apparence qu'il le sera des siécles à

venir. On pourroit donc ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait M. Cocchi, Lecteur de Piſe, dans une Lettre imprimée à la tête de quelques éditions de la Henriade, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caracteres, du merveilleux & des principales beautés de ce Poëme, en homme de goût & de beaucoup de littérature; bien différent d'un Français, Auteur de feuilles périodiques, qui plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharſale. Une telle comparaiſon ſupoſe dans ſon Auteur ou bien peu de lumieres, ou bien peu d'équité; car en quoi ſe reſſemblent ces deux Poëmes? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une Guerre Civile, mais dans la Pharſale *l'audace eſt triomphante & le crime adoré;* dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. Lucain a ſuivi ſcrupuleuſement l'Hiſtoire ſans mélange de fiction; au lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des tems,

tems, transporté les faits & employé le merveilleux. Le ſtile du premier eſt ſouvent empoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. Lucain a peint ſes Héros avec de grands traits, il eſt vrai, & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile & dans Homère. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre Poëte. On convient aſſés que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caracteres : un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoins les ſuivans.

Medicis la (1) reçut avec indifférence
Sans paraître jouir du fruit de ſa vangeance,
Sans remords, ſans plaiſirs, &c.

Connaiſſant les périls & ne redoutant rien ;
Heureux (2) Guerrier, grand Prince, & mauvais citoyen.

Il (3) ſe préſente aux Seize, & demande des fers
Du front dont il auroit condamné ces pervers.

(1) La tête de Coligny. *Chant II.*
(2) Guiſe. *Chant III.*
(3) Harlay. *Chant IV.*

Il (4) marche en Philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon Maître, & le ſuit.

Mais ſi M. de Voltaire annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe; & je ne crois pas que dans le cours de ſon Poëme on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. Lucain au contraire eſt plein d'inégalités, & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'enflure. Enfin, ce Poëte Latin qui a porté à un ſi haut point la nobleſſe des ſentimens n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre, ou décrire; & j'oſe aſſurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été ſi loin que dans la Henriade.

Il y auroit donc plus de juſteſſe à comparer la Henriade avec l'Enéide. On pourroit mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux Poë-

(4) Mornai. *Chant VI.*

mes;

mes ; les perſonnages, comme Henri IV. & Enée, Achatés & Mornai, Simon & Clément, Turnus & d'Aumale, &c. Les épiſodes qui ſe répondent, comme le repas des Troyens ſur la côte de Cartage, & celui de Henri chez le Solitaire de Gerſai, le Maſſacre de la ſaint Barthelemi & l'Incendie de Troye ; le quatriéme Chant de l'Enéide & le neuviéme de la Henriade ; la deſcente d'Enée aux Enfers & le Songe de Henri IV. L'Antre de la Sibille & le ſacrifice des Seize ; les Guerres qu'ont à ſoutenir les deux Héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre ; la mort d'Euriale & celle du jeune d'Ailli ; les combats ſinguliers de Turenne contre d'Aumale, & d'Enée contre Turnus. Enfin le ſtile des deux Poëtes ; l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes ; leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et après un tel examen, on pourroit décider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire

preſcrire dans cette Préface, ne me permettent pas d'apuyer ſur ce paralléle, mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des Lecteurs éclairés & ſans prévention.

Les raports vagues & généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques Critiques que la Henriade manquoit du côté de l'invention; que ne fait-on le même reproche à Virgile, au Taſſe, *&c.* ? Dans l'Enéide ſont réunis le plan de l'Odiſſée & celui de l'Iliade. Dans la Jéruſalem délivrée on trouve le plan de l'Iliade exactement ſuivi, & orné de quelques épiſodes tirés de l'Enéide.

Avant Homère, Virgile & le Taſſe, on avoit décrit des Siéges, des Incendies, des Tempêtes. On avoit peint toutes les paſſions. On connaiſſoit les Enfers & les Champs Eliſées. On diſoit qu'Orphée, Hercule, Pirithous, Uliſſe y étoient deſcendus pendant leur vie. Enfin, ces Poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont

ont modifiés & embellis ſuivant le caractére de leur génie & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'eſt pas là créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie, & on ne ſauroit diſputer à M. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt-là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques Critiques voudroient de la nouveauté dans le tout. On faiſoit un jour remarquer à un homme de Lettres ce beau vers où M. de Voltaire exprime le myſtére de l'Euchariſtie,

Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau; mais je ne ſai, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit M. de Fénélon, (1) à qui n'eſt pas ému en liſant ces vers!

(1) *Fortunate ſenex, hic inter flumina nota*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurois-je pas raiſon d'adreſſer cette

(1) Lettre à l'Académie Françaiſe.
(2) Virgile, Eglogue I.

eſpéce

eſpéce d'anathême au Critique dont je viens de parler ? J'oſe prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'eſt-à-dire de l'inoui, qu'on ne les ſatisfera jamais, qu'aux dépens du bon ſens. Milton lui-même n'a pas inventé les idées générales de ſon Poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient. Il les a puiſées dans les Poëtes, dans l'Ecriture ſainte, *&c.* L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve. Sadi s'en étoit ſervi avant lui, & l'avoit tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poëte qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, ſur tout quand on a aſſez de génie pour s'élever au-deſſus de ſes modéles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la Poëſie, pour avancer qu'il peut y avoir des Poëmes en proſe. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de

de bon goût & de bon ſens. M. de Fénélon, qui avoit beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné ſon Télémaque que ſous le nom des *Avantures de Télémaque*, & jamais ſous celui de Poëme. C'eſt ſans contredit le premier de tous les Romans; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers Poëmes. Je ne dis pas ſeulement parce que les avantures qu'on y raconte ſont preſque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le ſtile tout fleuri & tendre qu'il eſt, ſeroit trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rithme, la meſure, la rime, les inverſions, en un mot, rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la Poëſie, art qui n'a pas plus de raport avec la proſe, que la Muſique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur l'ortographe qu'on a ſuivie dans cette édition, c'eſt celle de l'Auteur; il l'a juſtifiée lui-même, & puiſqu'il n'a contre lui qu'un uſage condamné par ceux mêmes qui

qui le ſuivent, il paraît aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter; je me contenterai donc, pour faire voir combien cet uſage eſt pernicieux à notre Poëſie, de citer quelques endroits de nos meilleurs Poëtes, où ils ne l'ont que trop ſcrupuleuſement ſuivi.

(1) Attaquons dans leurs murs ces Conquérans ſi fiers,
Qu'ils tremblent à leur tours pour leurs propres foyers.

Ma colere revient & je me reconnois,
Immolons en partant trois ingrats à la fois.

(2) Je ne fais que recueillir les voix;
Et dirois vos défauts ſi je vous en ſavois.

Il eſt ſûr qu'une ortographe conforme à la prononciation eut obvié à ces défauts, & que ces deux Poëtes ſi exacts & ſi heureux dans leurs rimes, ne ſe ſont contentés de celles-ci, que parce qu'elles ſatisfaiſoient les yeux. Ce qui le prouve, c'eſt qu'on ne s'eſt jamais aviſé de faire rimer

(1) Mithridate.
(2) Le Flateur.

Beauvais,

Beauvais, qu'on prononce comme *ſavois*, avec *voix* qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *ſavois*.

Dans ces deux vers de Boïleau,

(1) La Diſcorde en ces lieux menace de *s'acroître*;
Demain avant l'aurore un Lutrin va *paroître*.

L'on prononce *s'acraître* pour la rime, & cela eſt aſſez uſité. Madame Deshouliéres dit :

(2) Puiſſe durer, puiſſe *croître*
L'ardeur de mon jeune Amant,
Comme feront ſur ce hêtre
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de qui on prononce *s'acraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *Cloître*.

(3) L'honneur & la vertu n'oſerent plus paroître,
La piété chercha les Déſerts & le *Cloître*.

Une bizarrerie ſi marquée, vient de ce

(1) Lutrin, Chant II.
(2) Célimene, Eglogue.
(3) Epître IV. Boil.

qu'on

qu'on a changé l'ancienne prononciation ; ſans changer l'ortographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eut été une affaire d'éclat. M. de Voltaire n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieuſement qu'on devoit rimer pour l'oreille & non pour les yeux : en conſéquence il a fait rimer *François* avec *ſuccès*, &c. Et pour ſatisfaire en même tems les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphtongue *oi* la diphtongue *ai*, qui accompagnée d'un *s* exprime à la fin des mots le ſon de l'*è*, comme dans bienfaits, ſouhaits, &c. M. de Voltaire a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'ortographe, qu'il lui faloit diſtinguer dans ſon Poëme certains mots, qui écrits par tout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une ſignification différente : ſous le froc de *François*, &c. des Courtiſans *Français*, &c.

C'eſt-là ce que j'avois à dire ſur cette nouvelle édition de la Henriade. Le grand nombre

nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoutés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font préſumer favorablement du ſuccès.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de ce Poëme, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laiſſer entrevoir mon ſentiment, & que ſi je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques Critiques, ce n'eſt pas que je ne leur ſois entierement oppoſé. Peut-être un jour pourrai-je ſans contrainte parler comme penſera la poſtérité.

LA HENRIADE.

LA HENRIADE.

... Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

ARGUMENT

DU PREMIER CHANT.

HENRI III. *réuni avec Henri de Bourbon Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déja commencé le blocus de Paris, envoye ſecrettement Henri de Bourbon demander du ſecours à Elizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros eſſuye une tempête. Il relâche dans une Iſle, où un vieillard Catholique lui prédit ſon changement de Religion, & ſon avénement au trône. Deſcription de l'Angleterre & de ſon Gouvernement.*

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

E chante ce Héros, qui régna ſur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance;
Qui par le malheur même appris à gouverner,
Perſécuté long-tems, ſut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibere,
Et fut de ſes ſujets le vainqueur & le pere.

Deſcends du haut des Cieux, auguſte vérité,
Répans ſur mes Ecrits ta force & ta clarté:

Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'eſt à toi de montrer aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la diſcorde a troublé nos Provinces:
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes;
Viens, parle; & s'il eſt vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altiére,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumiére;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

(a) Valois régnoit encor, & ſes mains incertaines,
De l'Etat ébranlé laiſſoient flotter les rênes:
Les loix étoient ſans force, & les droits confondus,
Ou plûtôt en effet Valois ne régnoit plus.
Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
(b) Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes,
Les peuples à ſes pieds mettoient les diadêmes.

(a) Henri III. Roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce Poëme, y eſt toujours nommé Valois, nom de la Branche Royale dont il étoit.

(b) Henri III. (*Valois*) étant Duc d'Anjou, avoit commandé les Armées de Charles IX. ſon frere, contre les Proteſtans, & avoit gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

Tel

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier;
Endormi sur le Trône au sein de la mollesse,
Le poids de sa Couronne accabloit sa faiblesse.
(c) Quelus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Espernon,
Jeunes voluptueux qui régnoient sous son nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeoient dans les plaisirs ses langueurs létargiques.

Des Guises cependant le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevoit leur grandeur;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples aveuglés, vils esclaves des Grands,
Persécutoient leur Prince, & servoient des Tyrans.
Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnérent,
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassérent.
Dans Paris révolté l'Etranger accourut,
Tout périssoit enfin, lorsque Bourbon (d) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerriére,
A son Prince aveuglé vint rendre la lumiére:

(c) C'étoient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnoit avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quelus fut tué en duel, Saint-Maigrin fut assassiné près du Louvre. *Voyez* les Remarques sur Joyeuse au troisiéme Chant.

(d) Henri IV. le Héros de ce Poëme, y est appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.
Il naquit à Pau en Bearn le 13. Décembre 1553.

Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent;
Rome s'en allarma, les Espagnols tremblèrent.
L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avoit les yeux ouverts.

On voyoit dans Paris la discorde inhumaine,
Excitant aux combats, & la Ligue & Mayenne,
Et le Peuple & l'Eglise; & du haut de ces tours,
De la superbe Espagne appellant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres Sujets est l'Ennemi terrible:
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins:
Le sang de son parti rougit souvent ses mains:
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuïant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les Arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassembloit ses soldats.
Là, sont mille Héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis:
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.

On

On eût dit que l'armée à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſoit qu'un Chef, & n'avoit qu'une Egliſe.

(*e*) Le pere des Bourbons, du ſein des immortels,
Louis, fixoit ſur lui ſes regards paternels;
Il préſageoit en lui la ſplendeur de ſa race;
Il plaignoit ſes erreurs, il aimoit ſon audace;
De ſa Couronne un jour il devoit l'honorer;
Il vouloit plus encor, il vouloit l'éclairer.
Mais Henri s'avançoit vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins cachés inconnus à lui-même:
Louis du haut des Cieux lui prêtoit ſon appui.
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déja les deux Parcis aux pieds de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hazards;
Dans nos champs déſolés le démon du carnage
Déja juſqu'aux deux mers avoit porté ſa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompoient le cours:

Vous voyez à quel point le deſtin m'humilie;
Mon injure eſt la vôtre, & la Ligue ennemie,

(*e*) Saint Loüis, neuviéme du nom, Roi de France, eſt la tige de la Branche des Bourbons.

Levant contre ſon Prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tous deux :
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon Roi, ni vous qui devez l'être ;
Ils ſavent que les Loix, le mérite, & le ſang,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang,
Et redoutant déja votre grandeur future,
Du Trône où je chancelle, ils penſent nous exclure.
De la Religion (*f*) terrible en ſon courroux,
Le fatal Anathême eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi,
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.

(*f*) Henri IV. Roi de Navarre, avoit été ſolemnellement excommunié par le Pape Sixte V. dès l'an 1585. trois ans avant l'événement dont il eſt ici queſtion : Le Pape dans ſa Bulle l'appelle *génération bâtarde & déteſtable de la Maiſon de Bourbon* ; le prive, lui & toute la Maiſon de Condé, à jamais de tous leurs Domaines & Fiefs, & les déclare ſurtout incapables de ſuccéder à la Couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fuſſent en armes à la tête des Proteſtans, le Parlement toujours attentif à conſerver l'honneur & les libertés de l'Etat, fit contre cette Bulle les remontrances les plus fortes, & Henri IV. fit afficher dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte Quint, ſoi-diſant Pape, en avoit menti, & que c'étoit lui-même qui étoit *hérétique, &c.*

Contre

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'Etranger :
Des Anglais en secret gagnez l'illustre Reine.
Je sai qu'entr'eux & nous une immortelle haine,
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre est de tout tems l'émule de Paris ;
Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie,
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge, est Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministére
De mes secrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur intéresser les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée
Y parle en ma défense, & m'y donne une armée :
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit, & le Héros, qui jaloux de sa gloire,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juste douleur.
Il regrettoit ces tems si chers à son grand cœur,
Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui (g) seul avec Condé faisoit trembler la Ligue.

(g) C'étoit Henri Prince de Condé, fils de Loüis, tué à Jarnac. Henri de Condé étoit l'espérance du Parti Protestant. Il mourut à Saint-Jean-d'Angely à l'âge de

Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins :
Il suspendit les coups qui partoient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les soldats étonnés ignorent son dessein ;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle,
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle ;
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Servoit encor la crainte, & combattoit pour lui.

Déja des Neustriens il franchit la campagne :
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,
Mornay (*b*) son confident, mais jamais son flatteur,
Trop vertueux Soutien du parti de l'erreur,

trente-cinq ans, en 1585. Sa femme Charlotte de la Trimoüille, fut accusée de sa mort. Elle étoit grosse de trois mois lorsque son mari mourut, & accoucha six mois après de Henri de Condé II. du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son pere.

Larrey a suivi cette tradition dans son Histoire de Loüis XIV. Histoire où le stile, la vérité & le bon sens sont également négligés.

(*b*) Duplessis Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du Parti Protestant, nâquit à Buy le 5. Novembre 1549. Il sçavoit le Latin & le Grec parfaitement, & l'Hebreu autant qu'on le peut sçavoir ; ce qui étoit un prodige alors dans un Gentilhomme. Il servit sa Religion & son Maître de sa plume & de son épée. Ce fut lui que Henri IV. étant Roi de Navarre, envoya à Elizabeth Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son Maître qu'un blanc-signé.

Qui

Qui ſignalant toujours ſon zéle & ſa prudence,
Servit également ſon Egliſe & la France.
Cenſeur des Courtiſans, mais à la Cour aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.

A travers deux rochers, où la mer mugiſſante,
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du Héros offre ſon heureux Port:
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord;
Les vaiſſeaux ſous leurs mains fiers ſouverains des ondes,
Etoient prêts à voler ſur les plaines profondes;
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du Zéphire abandonnoit les mers.
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre.
On découvroit déja les bords de l'Angleterre:
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit;
L'air ſiffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émuës;
La foudre étincelante éclatte dans les nuës;
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montroient partout la mort aux pâles matelots.

Il réuſſit dans preſque toutes ſes négociations, parce qu'il étoit un vrai politique, & non un intriguant. Ses lettres paſſent pour être écrites avec beaucoup de force & de ſageſſe.

Lorſqu'Henri IV. eût changé de Religion, Dupleſſis Mornay lui fit de ſanglans reproches, & ſe retira de ſa Cour. On l'appelloit le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de ſon caractére dans le Poëme eſt conforme à l'Hiſtoire.

Le Héros qu'assiégeoit une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie;
Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'Univers il disputoit l'empire,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins,
Le destin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
César (*i*) à la tempête opposoit sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu dont la sagesse inéfable & profonde,
Forme, éleve, & détruit les empires du monde;
De son trône enflâmé qui luit au haut des Cieux
Sur le Héros Français daigna baisser les yeux.
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots,
Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.

(*i*) Jules Cesar étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba sécretement, & s'embarqua sur la petite riviere de Bolina, qui s'appelloit alors l'Anius. Il se jetta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses Troupes qui étoient au Royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. *Voyez* Plutarque.

Non

Non loin de ce rivage, un bois sombre & tranquille.
Sous des ombrages frais présente un doux azile.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est-là que de lui-même il faisoit son étude;
C'est-là qu'il regrettoit ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendoit, qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit soin de sa vieillesse.
Il fit dans son désert descendre la sagesse:
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoûtumé:
Souvent sous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & se cherchant lui-même,
Il avoit déposé l'orgueil du diadême.

TAYLOR INST. OXFORD

Le

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans sa secte étoit inébranlable,
Prêtoit au Calvinisme un appui redoutable;
Henri doutoit encore, & demandoit aux Cieux,
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
De tout tems, disoit-il, la vérité sacrée,
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée:
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui?
Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avoit voulu l'être.

De Dieu, dit le Vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vû naître autrefois le Calvinisme en France;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance;
Je l'ai vû sans support exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vû du sein de la poussiére,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altiére;
Se placer sur le Trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos Autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins console mes vieux jours;
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.

Des

Des caprices de l'homme il a tiré son être :
On le verra périr ainsi qu'on l'a vû naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.
Lui seul est toujours stable. En vain notre malice
De sa sainte Cité veut saper l'édifice ;
Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'Enfer & des tems.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître,
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,
Au Trône des Valois va conduire vos pas.
Déja sa voix terrible ordonne à la Victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si sa vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Surtout des plus grands cœurs évitez la faiblesse ;
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse ;
Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez par un effort suprême,
Triomphé des Ligueurs, & surtout de vous-même,
Lorsqu'en un siége horrible, & célébre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos Etats finiront les miséres,
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos péres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui ;
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque

Chaque mot qu'il disoit étoit un trait de flâme
Qui pénétroit Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces tems bienheureux
Où le Dieu des humains conversoit avec eux,
Où la simple vertu prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois, & rendoit des oracles.
Il quitte avec regret ce Vieillard vertueux,
Des pleurs en l'embrassant coulérent de ses yeux,
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.
Mornay parut surpris, & ne fut point touché :
Dieu, maître de ses dons, de lui s'étoit caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le Vieillard instruit par le Seigneur,
Entretenoit le Prince, & parloit à son cœur;
Les vents impétueux à sa voix s'apaisérent,
Le Soleil reparut, les ondes se calmérent.
Bien-tôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages loix
Fit long-tems le malheur & du peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent Héros périrent,
Sur ce Trône glissant dont cent Rois descendirent,

Une

Une femme à ſes pieds enchaînant les deſtins,
De l'éclat de ſon régne étonnoit les humains.
C'étoit Elizabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pancher la balance ;
Et fit aimer ſon joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.
Ses peuples ſous ſon régne ont oublié leurs pertes,
De leurs troupeaux féconds leurs plaines ſont couvertes ;
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaiſſeaux.
Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont Rois ſur les eaux ;
Leur flotte impérieuſe aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
Londre jadis barbare eſt le centre des Arts,
Le magazin du monde, & le Temple de Mars.
Aux (*k*) murs de Veſminſter on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la Loi ;
Tous trois membres ſacrés de ce Corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte autant qu'il doit, le ſouverain pouvoir !

(*k*) C'eſt à Veſminſter que s'aſſemble le Parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs, & le conſentement du Roi, pour faire des Loix.

Plus

Plus heureux, lorſqu'un Roi, doux, juſte, & politique,
Reſpecte autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du Vainqueur (*l*) des Anglais il apperçoit la Tour.
Plus loin, d'Elizabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornay ſeul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine
Dont les Grands quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.
Il parle, ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence.
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,
Et juſqu'à la priére humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois? dit la Reine ſurpriſe:
C'eſt lui qui vous envoye au bord de la Tamiſe?

(*l*) La Tour de Londre eſt un vieux Château bâti près de la Tamiſe par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.

Quoi!

Quoi ! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur ?
Des rives du Couchant, aux portes de l'Aurore,
De vos longs différends l'Univers parle encore :
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois ?
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines ;
Valois étoit eſclave, il briſe enfin ſes chaînes :
Plus heureux, ſi toujours aſſuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage & moi.
Mais il employa trop l'artifice & la feinte ;
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger ;
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois.

Elizabeth alors avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts, & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déja, dit-elle au Roi, la prompte renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée ;
Mais ſa bouche indiſcrete en ſa légéreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.

J'ai

J'ai rejetté toujours ſes récits peu fidelles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur, ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des Rois.

Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rapelle de ces tems la malheureuſe hiſtoire!
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon ſang les fureurs & la honte?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir:
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir;
Un autre, en vous parlant, pourroit avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe.
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en Soldat plus qu'en Ambaſſadeur.

ARGUMENT

ARGUMENT

DU SECOND CHANT.

HENRI LE GRAND *raconte à la Reine Elizabeth l'Hiſtoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des maſſacres de la Saint Barthelemy.*

IA

LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

REINE, l'excès des maux où la France
est livrée,
Est d'autant plus affreux, que leur
source est sacrée.
C'est la Religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(a) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme;

(a) Plusieurs Historiens ont peint Henri IV. flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il étoit; cherchant de bonne foi à s'éclairer; ami de la vérité; ennemi de la persécution, & détestant le crime partout où il se trouve.

J'ai

J'ai vû des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge ;
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embrassant la défense,
Laissai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance.
On ne m'a jamais vu surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir,
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les Autels,
Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la Loi,
Que la Cour des Valois eût pensé comme moi !
Mais l'un & l'autre Guise (*b*) ont eu moins de scrupule.
Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,

(*b*) François, Duc de Guise, appellé communément alors le Grand Duc de Guise, étoit pere du Balafré. Ce fut lui qui, avec le Cardinal son frere, jetta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu. Le Président de Thou, ce grand Historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de

Couvrant

Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa piété cruelle ;
J'ai vû nos Citoyens s'égorger avec zéle,
Et la flâme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connaiſſez le peuple, & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du Ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos Etats à peine étoit formé,
Vos ſoins l'avoient prévu, vos vertus l'ont calmé :
Vous régnez, Londre (*c*) eſt libre, & vos loix floriſſantes,
Médicis a ſuivi des routes différentes.

Navarre, pere d'Henri IV. dans la chambre de François II. Il avoit engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avoit le cœur hardi, quoique l'eſprit faible. Il fut informé du complot, & ne laiſſa pas d'entrer dans la chambre où on devoit l'aſſaſſiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinſy, Gentilhomme à lui, prenez ma chemiſe toute ſanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon ſang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'oſa pas, dit Mr. de Thou, ſe ſouiller de ce crime, & le Duc de Guiſe en ſortant de la Chambre, s'écria : (Le pauvre Roi que nous avons !)

(*c*) M. de Caſtelnau, Envoyé de France auprès de la Reine Elizabeth, parle ainſi d'elle.

„ Cette Princeſſe avoit toutes les grandes qualitez qui

Peut-être que ſenſible à ces triſtes récits,
Vous me demanderez quelle étoit Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue.
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la Cour de ſes fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître

Son époux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourri ſous ſa tutelle (*d*),
Devint ſon ennemi dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du Trône avec confuſion,
Semoient la jalouſie & la diviſion:
Oppoſant ſans relâche avec trop de prudence,
Les Guiſes (*e*) aux Condez, & la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis;

„ ſont requiſes pour régner heureuſement. On pourroit „ dire de ſon régne ce qui advint au tems d'Auguſte „ lorſque le Temple de Janus fut fermé, &c. „

(*d*) Catherine de Medicis ſe brouilla avec ſon fils Charles IX. ſur la fin de la vie de ce Prince, & enſuite avec Henri III. Elle avoit été ſi ouvertement mécontente du gouvernement de François II. qu'on l'avoit ſoupçonnée, quoiqu'injuſtement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

(*e*) Dans les Mémoires de la Ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.

Eſclave

Eſclave (*f*) des plaiſirs; mais moins qu'ambitieuſe:
Infidelle (*g*) à ſa ſecte, & ſuperſtitieuſe (*h*).
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.
Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe;
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe:
L'auguſte Elizabeth n'en a que les appas:
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déja François Second, par un ſort imprévu,
Avoit rejoint ſon pere au tombeau deſcendu;
Faible enfant, qui de Guiſe adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.

Charles plus jeune encor avoit le nom de Roi.
Médicis régnoit ſeule, on trembloit ſous ſa loi.
D'abord ſa politique aſſurant ſa puiſſance,
Sembloit d'un fils docile éterniſer l'enfance;

(*f*) Elle fut accuſée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Baſtille, & avec un Gentilhomme Breton nommé Moſcoüet.

(*g*) Quand elle crut la bataille de Dreux perduë, & les Proteſtans vainqueurs: (Eh bien, dit-elle, nous prierons Dieu en François.)

(*h*) Elle étoit aſſez faible pour croire à la Magie, témoin les Taliſmans qu'on trouva après ſa mort.

Sa main de la discorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats son empire nouveau :
Elle arma le courroux de deux sectes rivales :
Dreux (*i*) qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
Le vieux Montmorenci (*k*) près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerriere,
De cent ans de travaux termina la carriere.
Guise (*l*) auprès d'Orleans mourut assassiné.
Mon pere (*m*) malheureux, à la Cour enchaîné,

(*i*) La bataille de Dreux fut la premiere bataille rangée qui se donna entre le parti Catholique, & le parti Protestant. Ce fut en 1562.

(*k*) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux Général de son tems, fait prisonnier à Pavie & à Dreux, battu à S. Quentin par Philippe II. fut enfin blessé à mort à la bataille de S. Denys, par un Anglois nommé Stuart ; le même qui l'avoit pris à la bataille de Dreux.

(*l*) C'est ce même François de Guise cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeoit les Protestans dans Orleans en 1563. lorsque Poltrot-de-Meré, Gentilhomme Angoumois, le tua par derriere d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

(*m*) Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pere d'Henri IV. étoit un esprit faible & indécis. Il quitta la Religion Protestante où il étoit né, dans le tems que sa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne sçut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il étoit. Il fut tué au siege de Rouen, où il servoit le parti des Guises qui l'opprimoient contre les Protestans qu'il aimoit. Il mourut en 1562. au même âge que François de Guise.

Trop

Trop faible, & malgré lui ſervant toujours la Reine,
Traîna dans les affronts ſa fortune incertaine ;
Et toujours de ſa main, préparant ſes malheurs,
Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé (*n*), qui vit en moi le ſeul fils de ſon frere,
M'adopta, me ſervit & de maître & de pere ;
Son camp fut mon berceau ; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence ;
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déja mourant, tomba ſous ta furie.
J'ai vû porter le coup, j'ai vû trancher ſa vie :
Hélas ! trop jeune encore, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.

Le Ciel qui de mes ans protegeoit la faibleſſe,
Toujours à des Héros confia ma jeuneſſe.

(*n*) Le Prince de Condé dont il eſt ici queſtion, étoit frere du Roi de Navarre, & oncle d'Henri IV. il fut long-tems le Chef des Proteſtans, & le grand ennemi des Guiſes. Il fut tué après la bataille de Jarnac par Monteſquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou (depuis Henri III.) Le Comte de Soiſſons, fils du mort, chercha partout Monteſquiou & ſes parens, pour les ſacrifier à ſa vengeance.

Henri IV. étoit à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

Coligny (*o*), de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue,
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſois ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentiſſage:
Il m'inſtruiſoit d'exemple au grand art des Héros,
Je voyois ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soûtenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites,
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.

Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis qui voyoit nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avoit cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,

(*o*) Gaſpard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaſpard de Coligny, Maréchal de France, & de Louiſe de Montmorenci, ſœur du Connétable, né à Châtillon le 16. Février 1516.
Voyez les Remarques ſuivantes.

Voulut

Voulut ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles :
La Cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu ! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte !
Ciel, faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs Sujets applanir les chemins !

Coligny dans ſon cœur à ſon Prince fidelle,
Aimoit toujours la France en combattant contr'elle ;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſembloit de l'Etat aſſurer l'union.
Rarement un Héros connaît la défiance :
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance,
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long-tems des tendreſſes de mere,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincere,
Vouloit par ſes avis ſe régler déſormais,
L'ornoit de dignités, le combloit de bienfaits,
Montroit à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.
Hélas ! nous eſpérions en jouïr plus long-tems.

Quelques-uns ſoupçonnoient ces perfides préſens,
Les dons d'un ennemi leur ſembloient trop à craindre,
Plus ils ſe défioient, plus le Roi ſavoit feindre.

Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avoit formé son fils,
Façonnoit aux forfaits ce cœur jeune & facile,
Et le malheureux Prince à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avoit trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible mystére,
Il me donna sa sœur, (p) il m'appella son frere.
O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fut le premier signal!
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colére,
Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mere.
Je (q) ne suis point injuste, & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer son trépas:
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'aprête, & l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réservée.

(p) Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. fut mariée à Henri IV. en 1572. peu de jours avant les massacres.

(q) Jeanne d'Albret, mere d'Henri IV. attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils & la Saint Barthelemi; mais Caillart son Médecin, & Desnœuds son Chirurgien, Protestans passionnez, qui ouvrirent son corps, n'y trouverent aucune marque de poison.

Le

Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit:
(r) De ce mois malheureux l'inégale courriére,
Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumiére,
Coligny languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable,
Vient arracher ses sens à ce calme agréable:
Il se leve, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités.
Il voit briller partout les flambeaux & les armes,
Son Palais embrasé, tout un peuple en allarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flâme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix: » Qu'on n'épargne personne,
» C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'or-
» donne. »
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Teligny (f);

(r) Ce fut la nuit du 23. au 24. Août Fête de Saint Barthelemi en 1572. que s'exécuta cette sanglante Tragédie.

L'Amiral étoit logé dans la rue Betizi, dans une maison qui est à présent une Auberge appellée l'Hôtel S. Pierre, où on voit encore sa chambre.

(f) Le Comte de Teligni avoit épousé il y avoit dix mois la fille de l'Amiral. Il avoit un visage si agréable & si doux, que les premiers qui étoient venus pour le tuer, s'étoient laissez attendrir à sa vûe; mais d'autres plus barbares le massacrerent.

Teligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandoit vengeance, & lui tendoit les bras.

Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.

Déja des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux
Avec cet œil serain, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtoit, ou pressoit le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans;
Frapez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne...
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux;

L'un

L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes.
Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puissant par son Peuple adoré.

(t) Besme qui dans la Cour attendoit sa victime,
Monte, accourt indigné qu'on différe son crime.
Des assassins trop lents il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce Héros, ils les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Auroit cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les Soldats, il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide;
Et bien-tôt dans le flanc ce monstre furieux,
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage,
Ne fît trembler son bras, & glaçât son courage.

Du plus grand des Français, tel fut le triste sort.
On l'insulte, (v) on l'outrage encore après sa mort.

(t) Besme étoit un Allemand, domestique de la Maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les Protestans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur Place publique; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

(v) On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX.

Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de ſon fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoûtumée à de pareils préſens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images !
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs ;
D'un Peuple d'aſſaſſins les Troupes effrennées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos freres ſanglans.
Guiſe (*x*) étoit à leur tête, & bouillant de colére,
Vengeoit ſur tous les miens les mânes de ſon pére.

alla avec ſa Cour jouïr de ce ſpectacle horrible. Un des Courtiſans diſant que le corps de Coligny ſentoit mauvais, le Roi répondit comme Vitellius : (Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.)

Les Proteſtans prétendent que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'eſt point aſſuré : mais il eſt sûr qu'on porta ſa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels étoit l'hiſtoire du tems écrite de la main de Coligny.

(*x*) C'étoit Henri Duc de Guiſe, ſurnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois : il étoit fils du Duc François, aſſaſſiné par Poltrot.

Nevers.

Nevers, (y) Gondi, (z) Tavanne, (aa) un poignard
à la main,
Echauffoient les transports de leur zèle inhumain;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre, & marquoient les
victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez:
Ces monstres furieux de carnage altérés,

(y) Frederic de Gonzague, de la Maison de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la S. Barthelemi.

(z) Albert de Gondy, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

(aa) Gaspard de Tavanne, élevé Page de François I. Il couroit dans les rues de Paris la nuit de S. Barthelemi, criant: (Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son fils qui a écrit des Mémoires, rapporte que son pere étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que le Confesseur lui ayant dit d'un air étonné: (Quoi! vous ne me parlez point de la S. Barthelemi? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.).

Excités

Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs freres ;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osoient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de Héros indignement périrent !
Renel (*bb*) & Pardaillan chés les morts descendirent,
Et (*cc*) vous brave Guerchy, vous sage Lavardin,
Digne de plus de vie & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac (*dd*) & Soubise (*ee*) au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.

(*bb*) Antoine de Clermont-Renel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du Baron des Adrets, & par son propre cousin, Bussy d'Amboise.
Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.
(*cc*) Guerchy se défendit long-tems dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre ; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.
(*dd*) Marsillac, Comte de la Rochefoucault, étoit favori de Charles IX. & avoit passé une partie de la nuit avec le Roi. Ce Prince avoit eu quelque envie de le sauver, & lui avoit même dit de coucher dans le Louvre ; mais enfin il le laissa aller, en disant : (Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.)
(*ee*) Soubise portoit ce nom, parce qu'il avoit épousé l'héritiére de la Maison de Soubise. Il s'appelloit Dupont-Quellenec. Il se défendit très long-tems, & tomba percé de coups sous les senêtres de la Reine, les Dames de la Cour allérent voir son corps nud & tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette Cour abominable.

Sanglans,

Sanglans, percés de coups, & reſpirans à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre, on les pouſſe, on les
traîne ;
Ils teignent de leur ſang ce Palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce Palais excitant la tempête,
Médicis à loiſir contemploit cette Fête ;
Ses cruels Favoris d'un regard curieux,
Voyoient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etoient de ces Héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime ! ô honte ! ô comble de nos
maux !
Le (*ff*) Roi, le Roi lui-même au milieu des
bourreaux,
Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes ſujets ſouilloit ſes mains ſacrées :
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frere,
A ce honteux carnage excitoit ſa colere.

(*ff*) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Teſſé, qu'il avoit connu dans ſa jeuneſſe un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avoit été Page de Charles IX. & lui avoit dit pluſieurs fois, qu'il avoit chargé lui-même la Carabine avec laquelle le Roi avoit tiré ſur ſes Sujets Proteſtans la nuit de la S. Barthelemi.

Non

Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain :
Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse,
Et sa cruauté même étoit une foiblesse.

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont (gg) jeune enfant l'étonnante avanture,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux pere accablé sous le fardeau des ans,
Se livroit au sommeil entre ses deux enfans,
Un lit seul enfermoit & les fils & le pere.
Les meurtriers ardens qu'aveugloit la colere,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux là mort vole au hazard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées ;
Il sait quand il lui plaît veiller sur nos années ;
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;
Un invisible bras armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers déroboit son enfance ;

(gg) Le Caumont qui échappa à la S. Barthelemi, est le fameux Maréchal de la Force, qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des Mémoires qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la Maison de la Force. Il dit dans ses Mémoires, que son pere & son frere furent massacrés dans la rue des Petits-Champs : mais ces circonstances ne sont point du tout essentielles.

Son

Son pere à ſon côté ſous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de ſon corps expirant;
Et du peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faiſois-je en ces affreux momens?
Hélas! trop aſſuré ſur la foi des ſermens,
Tranquille au fond du Louvre & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtoïent encor les charmes.
O nuit! nuit effroïable! ô funeſte ſommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil:
On avoit maſſacré mes plus chers domeſtiques,
Le ſang de tous côtés inondoit mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venoit d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancérent,
Leurs parricides mains devant moi ſe levérent,
Je touchois au moment qui terminoit mon ſort,
Je préſentai ma tête, & j'attendis la mort.

Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs maîtres,
Parlât encore pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux couroux,
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux;

Soit

Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On reserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bien-tôt de sa part on m'apporta des fers.

Coligny plus heureux & plus digne d'envie ;
Du moins en succombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit....
Vous frémissez, Madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie,
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal ;
Tout imita Paris ; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi :
Par cent mille assassins son courroux fut servi,
Et des fleuves Français les eaux ensanglantées,
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

ARGUMENT

ARGUMENT

DU TROISIE'ME CHANT.

LE Héros continue l'Hiſtoire des Guerres Civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Régne de Henri III. Son caractére. Celui du fameux Duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guiſe. Extrêmités où Henri III. eſt réduit. Mayenne eſt le Chef de la Ligue. D'Aumale en eſt le Héros. Réconciliation de Henri III. & de Henri, Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elizabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

TAYLOR
OXFORD

LA HENRIADE.

CHANT TROISIE'ME.

QUAND l'Arrêt des deſtins eut durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquérent de victimes;
Le peuple dont la Reine avoit armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccéde à ſa furie;
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bien-tôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur,
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.

Des

Des premiers ans du Roi la funeſte culture,
N'avoit que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le trône épouvante les Rois.
Par ſa mere élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur morteſle en abrégea le cours:
Dieu déploïant ſur lui ſa vengeance ſévére,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colére,
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſeroit l'imiter.
Je le vis (a) expirant. Cette image effraïante,
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le ſang Français par ſes ordres verſé;
Il ſe ſentoit frappé d'une main inviſible,
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettoit à la France,
D'un Empire plus doux quelque faible eſpérance.

Soudain du fond du Nord au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,

(a) Il fut toujours malade depuis la S. Barthelemi, & mourut environ deux ans après, le 30. Mai 1574. tout baigné dans ſon ſang qui lui ſortoit par les pores.

Vint

Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frere infortuné le sanglant héritage.

La Pologne (*b*) en ce tems avoit d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux :
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie,
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout hors la vérité que je préfere à lui.
Je le plains, je le blâme, & je suis son apui.

Sa gloire avoit passé comme une ombre legére.
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vû plus d'un Roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa Cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage,
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il est vaillant, mais faible, & moins Roi que Soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.

(*b*) La réputation qu'il avoit acquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avoit fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II. dernier Prince de la race des Jagellons.

Ses

Ses honteux favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernoient l'inconſtance;
Au fond de ſon Palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictoient par ſa voix leurs volontés funeſtes,
Des tréſors de la France ils diſſipoient les reſtes,
Et le peuple accablé pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſoit de leur luxe & païoit leurs plaiſirs.

Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois preſſoit l'Etat du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe, (c) & le peuple inconſtant
Tourna bien-tôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant:
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignoit la miſére,

(c) Henri de Guiſe, le Balafré, né en 1550. de François de Guiſe, & d'Anne d'Eſt. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine ſon oncle, au Concile de Trente, & entamé par François ſon pere.

Déteſtoit

Détestoit des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux;
Il savoit prévenir la timide indigence,
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence:
Il se faisoit aimer des Grands qu'il haïssoit;
Terrible & sans retour alors qu'il offensoit;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, & même par ses vices,
Connaissant le péril & ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand Prince, & mauvais citoïen.

Quand il eut quelque tems essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de son Roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bien-tôt de la France infecta tout le reste;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraissé de carnage & fertile en Tirans.

La France dans son sein vit alors deux Monarques.
L'un n'en possédoit plus que les frivoles marques;
L'autre portant partout l'espérance & l'effroi,
A peine avoit besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son yvresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,

Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis:
Mais du jour importun ſes regards éblouis,
Ne diſtinguérent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondoient ſur ſa tête;
Et bien-tôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil;
Entre ſes favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui reſtois encore, & tout prêt de périr,
Il n'avoit plus que moi qui pût le ſecourir:
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras ſans balancer s'armoit pour ſa défenſe:
J'offrois à ſa faibleſſe un néceſſaire appui;
Je courois le ſauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guiſe trop habile, & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeoit à nous détruire.
Que dis-je! il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvoit ſauver.
De la Religion le prétexte ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux myſtére.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentoit le culte de leurs peres,
Les derniers attentats des Sectes étrangéres,
Me peignoit ennemi de l'Egliſe & de Dieu:
» Il porte, diſoit-il, ſes erreurs en tout lieu,

» Il

» Il fuit d'Elizabeth les dangereux exemples,
» Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples,
» Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels. »

Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes Autels.
Juſqu'au Palais du Roi l'allarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le Roi trop faible obéit ſans murmure:
Et lorſque je volois pour venger ſon injure,
J'apprens que mon Beau-frere, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſoit pour me perdre, avec ſes ennemis,
De ſoldats malgré lui couvroit déja la terre,
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plaignis ſa faibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantoient des armées:
Joyeuſe, avec ardeur, venoit fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi.
Guiſe dont la prudence égaloit le courage,
Diſperſoit mes amis, leur fermoit le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse,
Vous savez sa défaite, & sa fin malheureuse,
Je dois vous épargner des récits superflus.

Non, je ne reçois point vos modestes refus:
Non, ne me privez point, dit l'auguste Princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, & son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les aprendre,
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros à ce discours flateur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire:

De tous les favoris qu'idolâtroit Valois (*d*),
Qui flattoient sa molesse, & lui donnoient des Loix;

(*d*) Anne, Duc de Joyeuse, avoit épousé la sœur de la femme d'Henri III. Dans son Ambassade à Rome il fut traité comme frere du Roi. Il avoit un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux Secretaires d'Etat dans l'anti-chambre du Roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venoit de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV. alors Roi de Navarre, le 20. Octobre 1587. On comparoit son armée à celle de Darius, & l'armée d'Henri IV. à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'Infanterie nommés Bordaux & Descentiers.

Joyeuse

Joyeuſe né d'un ſang chés les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute étoit le moins indigne:
Il avoit des vertus, & ſi de ſes beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits ſon ame accoutumée,
Auroit de Guiſe un jour atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les Courtiſans en foule attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançoient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçoient ſur leurs habits les noms de leurs maîtreſſes;
Leurs armes éclatoient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portoient au combat leur ſuperbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frapoit leur vue.
Mon armée en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offroit de tous côtés que farouches ſoldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,

Accoutumés au ſang & couverts de bleſſures,
Leur fer & leurs mouſquets compoſoient leurs parures.
Comme eux vêtu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſois aux coups leurs eſcadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête;
Je n'étois diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés;
A regret dans leur ſein j'enfonçois cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces Courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poſte & tous inébranlables;
Ils voyoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des Courtiſans Français tel eſt le caractére:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards;
Vils flatteurs à la Cour, Héros aux champs de Mars.

Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuſe,
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe;
Je l'aperçus bien-tôt porté par des ſoldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas;

Telle

Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baiſers du Zéphire & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou ſous l'effort des vents.

Mais pourquoi rappeller cette triſte victoire?
Que ne puis-je plûtôt ravir à la mémoire,
Les cruels monumens de ces affreux ſuccès!
Mon bras n'eſt encore teint que du ſang des Français;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes;
Et mes lauriers ſanglans ſont baignés de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois vouloit en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace,
Paris fut moins ſoumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guiſe aigriſſant ſes douleurs
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
Guiſe (e) dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes Alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.

(e) Dans le même tems que l'armée du Roi étoit battue à Coutras, le Duc de Guiſe faiſoit des actions d'un très-habile Général, contre une armée nombreuſe de Reitres venus au ſecours d'Henri IV. & après les avoir harcelés & fatigués long-tems, il les défit au village d'Auneau.

Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire;
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toujours inſultant à ce Prince abattu,
Sembloit l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus faible courage;
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage;
Il voulut d'un ſujet réprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris ſa faible autorité.
Il n'en étoit plus tems, la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte:
Son peuple audacieux prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un Tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les allarmes;
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes;
Mille remparts naiſſans qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les Gardes enfermés.

Guiſe (*f*) tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitoit du peuple ou retenoit la rage,
De la ſédition gouvernoit les reſſorts,
Et faiſoit à ſon gré mouvoir ce vaſte Corps.
Tout le peuple au Palais couroit avec furie,
Si Guiſe eût dit un mot, Valois étoit ſans vie:
Mais lorſque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler,

(*f*) Le Duc de Guiſe à cette journée des Barricades, ſe contenta de renvoyer à Henri III. ſes Gardes, après les avoir deſarmés.

Et

Et des mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guiſe attenta, quelque fût ſon projet,
Trop peu pour un Tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pû forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre.
Guiſe en ſes grands deſſeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenſer à demi;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montoit au Trône, il marchoit au ſupplice.
Enfin maître abſolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Iberes,
Adoré des Français, ſecondé de ſes freres,
Ce Sujet (g) orgueilleux crut ramener ces tems,
Où de nos premiers Rois les lâches deſcendans,

(g) Le Cardinal de Guiſe, frere du Duc, avoit dit ſouvent qu'il eſpéroit tenir bien-tôt la tête d'Henri III. entre ſes jambes, pour lui faire une couronne de Moine. Ce deſſein étoit ſi public, qu'on afficha ces deux Vers Latins aux portes du Louvre :

QUI DEDIT ANTE DUAS, UNAM ABSTULIT, ALTERA NUTAT.
TERTIA TONSORIS EST FACIENDA MANU.

On a trouvé dans la Bibliothéque de feu M. le Premier Préſident de Même, cette traduction de ce diſtique.

Valois qui les Dames n'aime,
Deux Couronnes poſſéda.
Bien-tôt ſa prudence extréme
Des deux l'une lui ôta.

Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême;
Sous un froc odieux cachoient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un Cloître en secret gémissans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs tirans.

Valois, qui cependant différoit sa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats:
On proposa des Loix qu'on n'exécuta pas;
De mille Députés l'éloquence stérile,
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de Conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence;
S'assit auprès du Trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ces Députés voir autant de sujets.
Déja leur troupe indigne, à son tiran vendue,
Alloit mettre en ses mains la puissance absolue;
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſoit sa colere;
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.

L'autre va tombant de même,
Grace à ces heureux travaux:
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisiéme.

Son

Son deſtin l'aveugloit, ſon heure étoit venue,
Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vue;
De cent coups de poignard indignement percé (*b*)
Son orgueil en mourant ne fut point abaiſſé,
Et ce front, que Valois craignoit encor peut-être,
Tout pâle & tout ſanglant ſembloit braver ſon Maître.
C'eſt ainſi que mourut ce ſujet tout-puiſſant,
De vices, de vertus, aſſemblage éclatant;
Le Roi dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement, & s'en vengea de même.

Bien-tôt ce bruit affreux ſe répand dans Paris,
Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris,
Les vieillards déſolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guiſe embraſſer les Statues.
Tout Paris croit avoir en ce preſſant danger,
L'Egliſe à ſoutenir, & ſon pere à venger.
De Guiſe au milieu d'eux le redoutable frere,
Mayenne à la vengeance anime leur colere,
Et plus par intérêt que par reſſentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embraſement.

(*b*) Il fut aſſaſſiné dans l'antichambre du Roi au Château de Blois, un Vendredi 23. Décembre 1588. par Laugnac, Gentilhomme Gaſcon, & par quelques-uns des Gardes d'Henri III. qu'on nommoit les Quarante-cinq. Le Roi leur avoit diſtribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les aſſaſſins étoient la Baſtide, Montſivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, avec Lognac Capitaine des Quarante-cinq.

Mayenne (*i*) dès long-tems nourri dans les allarmes ;
Sous le superbe Guise avoit porté les armes ;
Il succéde à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
Le Sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses désirs si chere,
Le console aisément de la perte d'un frere ;
Il servoit à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il sait, par une heureuse & sage politique,
Réunir sous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur Maître, esclaves des Tyrans.
Il connaît leurs talens, il sait en faire usage,
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat ébloüissoit les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altiére espére en sa prudence,
Autant le jeune Aumale (*k*) au cœur présomptueux
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du Parti le bouclier terrible,
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'Invincible.

(*i*) Le Duc de Mayenne, frere puîné du Balafré, tué à Blois, avoit été long-tems jaloux de la réputation de son aîné. Il avoit toutes les grandes qualités de son frere, à l'activité près.

(*k*) *Voyez* la Remarque (*b*) au quatriéme Chant.

Mayenne

Mayenne qui le guide au milieu des combats
Eſt l'ame de la Ligue, & l'autre en eſt le bras.

Cependant des Flamans l'oppreſſeur politique;
Ce voiſin dangereux, ce tyran catholique;
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce Roi votre ennemi; mais plus encor le mien,
Philippe (*l*), de Mayenne embraſſant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle;
Et Rome (*m*), qui devoit étouffer tant de maux,
Rome de la diſcorde allume les flambeaux;
Celui qui des Chrétiens ſe dit encore le pere,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire:
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin Roi ſans ſujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vû forcé d'implorer ma puiſſance.

(*l*) Philippe II. Roi d'Eſpagne, fils de Charles-Quint. On l'appelloit le Démon du Midi, DEMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troubloit toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée. Il envoya de puiſſans ſecours à la Ligue, dans le deſſein de faire tomber la Couronne de France à l'Infante Claire Eugenie, ou à quelque Prince de ſa famille.

(*m*) La Cour de Rome, gagnée par les Guiſes, & ſoumiſe alors à l'Eſpagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Gregoire XIII. ſecourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença ſon Pontificat par les excès les plus grands, & heureuſement les plus inutiles contre la Maiſon Royale, comme on peut voir aux Remarques ſur le premier Chant.

Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé :
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé ;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colere ;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere :
Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai ſubi la Loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans ôtage (*n*) :
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage ;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits :
Je ne me flatte point d'avoir pû dans ſon ame,
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme ;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu,
Il gémit du repos qui l'avoit abattu ;
Valois avoit beſoin d'un deſtin ſi contraire,
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.

Tels étoient de Henri les ſincéres diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours :
Déja du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en ſon camp le rappelle ;
Mille jeunes Anglais vont bien-tôt ſur ſes pas,
Pendre le ſein des mers, & chercher les combats.

(*n*) Henri IV. alors Roi de Navarre, eut la généroſité d'aller à Tours voir Henri III. ſuivi d'un Page ſeulement, malgré les défiances & les priéres de ſes vieux Officiers, qui craignoient pour lui une ſeconde S. Barthelemi.

Eſſex

Essex (o) est à leur tête, Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence,
Et qui ne croyoit pas qu'un indigne destin,
Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis sa main.

Henri ne l'attend point; ce Chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à son départ s'apprête,
Allez, lui dit la Reine, allez digne Héros,
Mes Guerriers sur vos pas traverseront les flots;
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre,
A vos soins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bien-tôt la Ligue expirer sous vos coups:
L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous;
Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand homme,
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

(o) Robert de Dreux, Comte d'Essex, fameux par la prise de Cadis sur les Espagnols, par la tendresse d'Elizabeth pour lui, & par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avoit pris Cadis sur les Espagnols, & les avoit battus plus d'une fois sur mer. La Reine Elizabeth l'envoya effectivement en France en 1590. au secours d'Henri IV. à la tête de cinq mille hommes.

Allez

Allez des Nations venger la liberté,
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.

Philippe de ſon pere héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon Palais croit dompter l'Univers.

Sixte (p) au Trône élevé du ſein de la pouſſiére,
Avec moins de puiſſance a l'ame encor plus fiére;
Le Paſtre de Montalte eſt le rival des Rois,
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des Loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent; mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des Puiſſans, des faibles l'oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues,
Et l'Univers qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.

(p) Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancône, d'un pauvre Vigneron nommé Peretty,) homme dont la turbulence égala la diſſimulation. Etant Cordelier il aſſomma de coups le neveu de ſon Provincial, & ſe brouilla avec tout l'Ordre. Inquiſiteur à Veniſe, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal il compoſa en Latin la Bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V. contre la Reine Elizabeth; cependant il eſtimoit cette Reine, & l'appelloit UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

Voilà

Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſerent s'élever :
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan (q) ſa fuite & ſes naufrages,
Du ſang de ſes Guerriers ce bord eſt encor teint ;
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime & me craint.

Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entrepriſe.
Si Mayenne eſt vaincu, Rome ſera ſoumiſe :
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs ;
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs ;
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre ſa foudre.

(q) Cet évenement étoit tout récent ; car Henri IV. eſt ſuppoſé voir ſecretement Elizabeth en 1589. & c'étoit l'année précédente que ſa grande flotte de Philippe II. deſtinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, & diſperſée par la tempête.

On a fait dans un Journal de Trevoux une Critique ſpécieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la Reine Elizabeth de croire que Rome eſt complaiſante pour les Puiſſances, puiſque Rome avoit oſé excommunier ſon pere.

Mais le Critique ne ſongeoit pas que le Pape s'avoit excommunié ſe Roi d'Angleterre Henri VIII. que parce qu'il craignoit davantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'eſt pas la ſeule faute qui ſoit dans cet Extrait de Trevoux, dont l'Auteur deſavoué & condamné par la plûpart de ſes Confreres, a mis dans ſes cenſures peut-être plus d'injures que de raiſons.

ARGUMENT

DU QUATRIE'ME CHANT.

D'AUMALE *étoit prêt de se rendre maître du Camp de Henri III. lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.*

La Discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnoit alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris; soulève la Sorbonne; anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du Bourreau des Magistrats qui tenoient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIE'ME.

TANDIS que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſoient tous deux la ſcience profonde,
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,
La Seine avec effroi voit ſur ſes bords ſanglans,
Les Drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du deſtin des combats craignoit l'incertitude.

A ſes deſſeins flottans il falloit un appuí,
Il attendoit Bourbon, ſûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs Légions ſortirent:
Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs ſuccès rapides;
Et ce Roi trop ſouvent ſujet au repentir
Régrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.

Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frere (a) de Joyeuſe oſa long-tems paraître.
Ce fut lui que Paris vit paſſer tour à tour
Du ſiécle au fond d'un Cloître & du Cloître à la Cour;

(a) Henri, Comte de Bouchage, frere puîné du Duc de Joyeuſe, tué à Coutras.

Un jour qu'il paſſoit à Paris à quatre heures du matin, près du Couvent des Capucins, après avoir paſſé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantoient les Matines dans le Couvent. Frappé de cette idée, il ſe fit Capucin ſous le nom de Frere Ange. Depuis il quitta ſon froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit ſon accommodement avec le Roi: mais un jour ce Prince étant avec lui ſur un balcon, au-deſſous duquel beaucoup de peuple étoit aſſemblé: (Mon couſin, lui dit Henri IV. ces gens-ci me paraiſſent fort aiſes de voir enſemble un Apoſtat & un Renégat.) Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuſe dans ſon Couvent, où il mourut.

Vicieux,

Pieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire.
Au pied des ſaints Autels arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avoit conſacrée.
Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur;
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale (*b*),
Vous né du ſang Lorrain, ſi fécond en Héros,
Vous ennemi des Rois, des Loix & du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout tems l'accompagne;
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne:
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant partout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvroit la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre, & les flots;
Les Aigles, les Vautours aux aîles étendues
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues;
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux,
Dans le bois, ſur les prés déchirent les troupeaux,

(*b*) Le Chevalier d'Aumale, frere du Duc d'Aumale, de la Maiſon de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avoit des qualités brillantes, qui étoit toujours à la tête des ſorties pendant le ſiége de Paris, & inſpiroit aux Habitans ſa valeur & ſa confiance.

Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Dans un de ces combats de sa gloire enyvré
Aux tentes de Valois il avoit pénétré.
La nuit & la surprise augmentoient les allarmes,
Tout plioit, tout trembloit, tout cédoit à ses armes;
Cet orageux torrent prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux alloit tout inonder.
L'étoile du matin commençoit à paraître,
Mornay qui précédoit le retour de son Maître,
Voyoit déja les tours du superbe Paris;
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris,
Il court, il apperçoit dans un désordre extrême,
Les Soldats de Valois, & ceux de Bourbon même:
» Juste Ciel est-ce ainsi que vous nous attendiez!
» Henri va vous défendre, il vient & vous fuyez.
» Vous fuyez compagnons! au son de sa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le Fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains,
Au seul nom de Henri les Français se rallient:
La honte les enflâme, ils marchent, ils s'écrient,
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête.
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête,

Il

Au combat, on le ſuit, il change les deſtins,
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empreſſent,
La victoire revient, les Ligueurs diſparaiſſent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'eſt diſſipé l'éclat des aſtres de la nuit.
C'eſt en vain que d'Aumale arrête ſur ces rives,
Des ſiens épouvantés les troupes fugitives,
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De ſon front menaçant la terreur les renverſe,
Leur Chef les réunit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçoit les nues.

Mais que dis-je, il s'arrête, il montre aux aſſiégeans,
Il montre encor ce front redouté ſi long-tems.
Des ſiens qui l'entraînoient fougueux il ſe dégage,
Honteux de vivre encor il revole au carnage,
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bien-tôt il eſt environné.
La mort alloit punir ſon audace fatale.

La Diſcorde le vit, & trembla pour d'Aumale:

La

La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours:
Elle s'éleve en l'air, & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe, au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Diſcorde inexorable,
Pour la premiere fois tu parus ſecourable.
Tu ſauvas un Héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoûtumée aux crimes,
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avoit point ſentis.
Elle applique à ſes maux une main ſalutaire,
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un Tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la Sentence mortelle,
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.

Henri ſait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage,
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix;
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris:

Il

Il veut que les aſſauts ſuccédent aux batailles,
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux Soldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il ſoutient les travaux, il brave les allarmes:
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes:
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccéde à leurs vœux,
Et bien-tôt la terreur qui marche devant eux,
Des aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus alloit briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant?
Mayenne a pour Soldats un peuple gémiſſant:
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere,
Là, le frere effrayé pleure au tombeau d'un frere;
Chacun plaint le préſent, & craint pour l'avenir,
Ce grand Corps allarmé ne peut ſe réunir.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre.
Tant le faible vulgaire avec légereté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité!

Mayenne en frémiſſant voit leur troupe éperdue.
Cent deſſeins partageoient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce Héros,
Fait ſiffler ſes ſerpens, & lui parle en ces mots:

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,

Toi nourri sous mes yeux, & formé sous mes loix,
Entens ta Protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce Peuple imbécile & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains,
Tu les verras bien-tôt secondant nos desseins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proye,
Combattre avec audace, & mourir avec joye.

La Discorde aussi-tôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Partout chez les Français le trouble & les allarmes,
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté,
Les épics renversés sur la terre languissent,
Le Ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent,
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux Peuples effraïés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
Rome jadis son Temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.

Par

Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs Trônes ſanglans enchaîner tous les Rois :
L'Univers fléchiſſoit ſous ſon Aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible :
Elle a ſu ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs ;
Ses avis ſont ſes loix, ſes decrets ſont ſes armes.

Près de ce Capitole où regnoient tant d'allarmes;
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au Trône des Céſars ;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le Trône eſt ſur l'Autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'encenſoir.

Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante :
Là, ſon premier Apôtre avec la vérité
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque-tems l'imitérent,
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſſérent.
Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,
La pauvreté ſoutint leur auſtére vertu,
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien déſire,
Du fond de leur chaumiére ils voloient au martire.
Le tems, qui corrompt tout, changea bien-tôt leurs mœurs :
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.

Rome depuis ce tems puiſſante & profanée,
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée.
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonnement
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les Succeſſeurs du Chriſt au fond du Sanctuaire,
Placérent ſans rougir l'inceſte & l'adultére,
Et Rome qu'opprimoit leur empire odieux,
Sous ces Tirans ſacrés regretta ſes faux Dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes,
On ſut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes,
* De l'Egliſe & du Peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois;
Sous l'orgueil impoſant du triple Diadême
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains,
Eſt ſur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte (c) alors étoit Roi de l'Egliſe & de Rome.
Si pour être honoré du titre de Grand-Homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtére, & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.
Il devoit ſa grandeur à quinze ans d'artifices,
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.

* *Voyez* l'Hiſtoire des Papes.

(c) Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte, contrefit ſi bien l'imbécile près de quinze années, qu'on l'appelloit communément l'*Aſne d'Ancône*. On ſçait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il régna.

Il ſembla fuir le rang qu'il brûloit d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique
Au fond du Vatican régnoit la Politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont naquirent la fraude & la ſéduction.
Ce monſtre ingénieux en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis paraît ſimple & tranquile;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe;
Toujours l'autorité lui prête un prompt ſecours,
Le menſonge ſubtil régne en tous ſes diſcours,
Et pour mieux déguiſer ſon artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la vérité même.

A peine la Diſcorde avoit frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux;
Avec un ris malin la flatte, la careſſe,
Puis prenant tout à coup un ton plein de triſteſſe,
Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les Peuples ſéduits me préſentoient leurs vœux,
Où la crédule Europe à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondoit dans mes loix, les loix de ſon Egliſe.
Je parlois, & ſoudain les Rois humiliés,
Du Trône en frémiſſant deſcendoient à mes pieds;

Sur la terre à mon gré ma voix soufflioit les guerres;
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres,
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.
Cet heureux tems n'eſt plus. Le Sénat (*d*) de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Egliſe, & pour moi plein
d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur;
C'eſt lui qui le premier démaſquant mon viſage,
Vengea la vérité dont j'empruntois l'image;
Que ne puis-je, ô Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre;

(*d*) On ſait que pendant les guerres du treiziéme ſiécle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Gregoire IX. eut la hardieſſe non ſeulement d'excommunier l'Empereur Frederic II. mais encore d'offrir la Couronne Impériale à Robert, frere de S. Louis. Le Parlement de France aſſemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'étoit pas au Pape à dépoſſéder un Souverain, ni au frere d'un Roi de France de recevoir de la main d'un Pape, une Couronne ſur laquelle ni lui, ni le Saint Pere, n'avoient aucun droit. En 1570. le Parlement ſédentaire donna un fameux Arrêt contre la Bulle IN COENA DOMINI.

On connaît ſes remontrances célébres ſous Louis XI. au ſujet de la Pragmatique-Sanction. Celles qu'il fit à Henri III. contre la Bulle ſcandaleuſe de Sixte-Quint, qui appelloit la Maiſon régnante, *génération bâtarde*, &c. & ſa fermeté conſtante à ſoûtenir nos Libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.

Que

Que ſes ſuperbes Rois retombent dans nos fers.
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.

Loin du faſte de Rome, & des pompes mondaines,
Des Temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'Univers,
L'humble Religion ſe cache en des deſerts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des Tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ſes Autels adorer la fortune.

Son ame pour Henri brûloit d'un ſaint amour,
Cette fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes Autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croyoit digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtoient cet heureux tems trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle leve à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.

Ces monſtres dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.

D'un air inſinuant l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique,
C'eſt-là que s'aſſembloient ces Sages reverés,
Des Vérités du Ciel interprétes ſacrés,
Qui des peuples Chrétiens, arbitres & modelles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidelles,
Conſervoient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fléches de l'erreur.
Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe!
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe,
Ebranle leurs eſprits par ſes diſcours flateurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs,
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vûe:
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue,
Par un éloge adroit le ſavant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité:
Menacé par ſa voix, le faible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la diſpute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie:
» L'Egliſe fait les Rois, les abſout, les châtie,

» En

» En nous eſt cette Egliſe, en nous ſeuls eſt ſa loi,
» Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre Roi.
» Sermens (e) jadis ſacrés nous briſons votre chaîne.

A peine a-t-il parlé, la Diſcorde inhumaine
Trace en lettres de ſang ce Décret odieux.
Chacun jure par elle, & ſigne ſous ſes yeux.

Soudain elle s'envole, & d'Egliſe en Egliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, ſous le froc de FRANÇOIS
Dans les Cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſteres,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
De la Religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,

(e) Le 17. de Janvier de l'an 1589. la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux Décret, par lequel il fut déclaré que les ſujets étoient déliés de leur ſerment de fidélité, & pouvoient légitimement faire la guerre au Roi. Le Fevre Doyen, & quelques-uns des plus ſages refuſérent de ſigner. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce Décret que la tyrannie de la Ligue avoit arraché de quelques-uns de ſon Corps. Tous les Ordres Religieux, qui, comme la Sorbonne, s'étoient déclarés contre la Maiſon Royale, ſe retractérent depuis comme elle. Mais ſi la Maiſon de Lorraine avoit eu le deſſus, ſe ſeroit-on retracté?

Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis,
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos Temples,
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples,
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'immoler leur Roi.
Songez que de Levi la famille ſacrée,
Du miniſtére ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſrael.
Que dis-je? où ſont ces tems, où ſont ces jours
proſperes,
Où j'ai vû les Français maſſacrés par leurs freres?
C'étoit vous, Prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras.
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang; que le ſang coule encore.
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.
Le monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle;
L'étendart (*f*) de la Croix flottoit au milieu d'elle;
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte aſſocier les Cieux.

(*f*) Dès qu'Henri III. & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plûpart des Moines endoſſerent la cuiraſſe, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du Poëme déſigne la Proceſſion de la Ligue, où douze cens Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Roſe, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne ſoit arrivé qu'après la mort d'Henri III.

On

On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice,
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe;
Il ſait combien le peuple avec ſoumiſſion,
Confond le Fanatiſme & la Religion;
Il connaît ce grand art, aux Princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale, enfin il applaudit,
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit:
Mais le peuple excité, juſques aux Cieux envoye
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joye;
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur;
Ainſi l'Ange des mers ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.

La Diſcorde (*g*) a choiſi ſeize ſéditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.

(*g*) Ainſi nommés à cauſe des ſeize quartiers de Paris qu'ils gouvernoient par leurs intelligences, & à

Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle ;
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle ;
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe,
Et juſques ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés ;
Des jeux de la Diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices (*b*).
Ainſi lorſque les vents fougueux tyrans des eaux
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'éleve en bouillonnant ſur la face des ondes ;
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens
Qui changent les Cités en de funeſtes champs,

la tête deſquels ils avoient mis d'abord ſeize des plus factieux de leur Corps, les principaux étoient Buſſy-le-Clerc, Gouverneur de la Baſtille, ci-devant Maître en fait d'armes ; la Bruyere, Lieutenant Particulier ; le Commiſſaire Louchard ; Emmonot & Morin, Procureurs ; Oudinet, Paſſart, & Senaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui développa le premier cette queſtion obſcure & dangereuſe du pouvoir qu'une Nation peut avoir ſur ſon Roi.

(*b*) Les Seize furent long-tems indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc : (Ceux qui l'ont fait pourroient bien le défaire.)

Le

Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amoliſſent;
Se mêlent dans la flâme à l'or qu'ils obſcurciſſent.

Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtoit ſeule à la contagion;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avoit dans ſes mains fait pancher ſa balance,
Son Temple étoit ſans tache, & la ſimple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchoit ſa ſûreté.

Il eſt dans ce ſaint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de ſon Prince, & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui;
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition,
Il hait la tyrannie & la rebellion:
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la ſait reprimer.

Des Tyrans de la Ligue une fiere cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte:
Buſſi les conduiſoit; ce vil Gladiateur (*i*),
Monté par ſon audace à ce coupable honneur,

(*i*) Le 16. Janvier 1589. Buſſy-le-Clerc, l'un des Entre,

Entre, & parle en ces mots à l'auguſte Aſſemblée ;
Par qui des Citoyens la fortune eſt réglée :
» Mercenaires apuis d'un dédale de loix,
» Plebeïens qui penſez être tuteurs des Rois,
» Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales,
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
» Obéïſſez au peuple, écoutez ſes Décrets.
» Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
» Ce peuple fut long-tems par vous-même abuſé,
» Il s'eſt laſſé du ſceptre, & le ſceptre eſt briſé.
» Effacez ces grands noms qui vous génoient ſans doute,
» Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.
» Jugez au nom du peuple, & tenez au Sénat,
» Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.

Seize, qui de Tireur d'armes étoit devenu Gouverneur de la Baſtille, & le Chef de cette Faction, entra dans la Grand'Chambre du Parlement, ſuivi de cinquante Satellites : il préſenta au Parlement une Requête, ou plûtôt un Ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnaître la Maiſon Royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étoient oppoſés à ſon parti ; il les y fit jeûner au pain & à l'eau pour les obliger à ſe racheter plûtôt de ſes mains : Voilà pourquoi on l'appelloit le Grand Pénitencier du Parlement.

» Imitez

» Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.

Le Sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendoient fierement, sur leur Siége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Bussi plein de fureur, & non pas sans effroi,
Obéïssez, dit-il, Tyrans, ou suivez-moi...
Alors Harlay se leve, Harlay ce noble guide,
Ce chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide,
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tyrans leurs généreuses mains.

Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou (*k*), Molé, Scaron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, & vous jeune Longueil,

(*k*) De Thou, Augustin de Thou, Président, oncle de ce célébre Historien. Scaron étoit le bisayeul de Scaron connu par ses Poësies, & par l'enjoûment de son esprit.

Nicolas Potier de Novion, surnommé de Blanc-Mény, parce qu'il possédoit la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres, mais emprisonné au Louvre, & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

Vous

Vous, en qui pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançoient les années ;
Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe eſt mené,
Dans cet affreux * Château, Palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces factieux ont changé tout l'Etat :
La Sorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de Sénat ;
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
Pourquoi ces inſtrumens de la mort des coupables ?
Qui ſont ces Magiſtrats, que la main d'un bourreau
Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon (*l*), Larchet, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux vous n'en rougiſſez pas ;
Vos noms toujours fameux, vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour ſon Roi, meurt toujours avec gloire.

* La Baſtille.

(*l*) En 1591. un Vendredi 15. Novembre, Barnabé Briſſon, homme très-ſçavant, & qui faiſoit les fonctions de Premier Préſident en l'abſence d'Achilles de Harlay, Claude Larcher, Conſeiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conſeiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit Châtelet par l'ordre des Seize. Il eſt à remarquer que Hamilton, Curé de Saint Côme, furieux Ligueur, étoit venu prendre lui-même Tardif dans ſa maiſon, ayant avec lui des Prêtres qui ſervoient d'Archers.

Cependant

Cependant la Diſcorde au milieu des mutins,
S'applaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins ;
D'un air fier & content ſa cruauté tranquille,
Contemple les effets de la guerre civile,
Dans ces murs tous ſanglans des peuples malheureux
Unis contre leur Prince, & diviſés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte patrie avançant les ruines,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et partout le débris, le carnage, & les morts.

ARGUMENT

DU CINQUIE'ME CHANT.

LES Aſſiégés ſont vivement preſſés. La Diſcorde excite Jacques Clément à ſortir de Paris pour aſſaſſiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatiſme qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Eſprits infernaux. Henri III. eſt aſſaſſiné. Sentimens de Henri IV. Il eſt reconnu Roi par l'Armée.

LA HENRIADE.

CHANT CINQUIE'ME.

CEPENDANT s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur sein la perte des rebelles :
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyoient leurs remparts.

Les Seize & leur couroux, Mayenne & sa prudence,
D'un Peuple mutiné la farouche insolence,

Des

Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours,
Contre le Grand Henri n'étoient qu'un vain secours;
La victoires à grands pas s'approchoit sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers:
Ses foudres impuissans se perdoient dans les airs;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privoit les affiégés d'un secours nécessaire.
Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désoloient nos Cités.
Le perfide attendoit que la Ligue épuisée,
Pût offrir à son bras une conquête aisée;
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié,
Leur préparoit un Maître au lieu d'un Allié,
Lorsque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque tems changer la destinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles Habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, si ma main retrace à la mémoire,
De vos ayeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'Eglise a de tout tems produit des Solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des régles séveres,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacroient à Dieu par des vœux solemnels.

Les

Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auroient pû servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les Chaires;
Mais souvent enyvrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siécle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un païs s'est plaint de leurs intrigues:
Ainsi chez les humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait, est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vû long-tems leur gloire en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles Emplois,
Ont passé tout à coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet Ordre respecté fleurissoit dans la France,
Protegé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément (a) dans la retraite avoit dès son jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.

(a) Jacques Clément, de l'Ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, Village près de Sens, étoit âgé de vingt-quatre ans & demi, & venoit de recevoir l'Ordre de Prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

Esprit

Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étoient, les fit Persécuteurs.
Dans Londre il a formé la Secte (*d*) turbulente,
Qui sur un Roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtoit dans ses déguisemens,
Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise & la taille & les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'Etat, & le Roi de son Maître,
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traînoit encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête:
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois,
Et la voix de son sang qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, & demander vengeance.

(*d*) Les Entousiastes qui étoient appellés INDEPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I. Roi d'Angleterre.

Ce

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
La ſuperſtition, la Cabale inquiéte,
Le faux zèle enflâmé d'un couroux éclatant,
Veilloient tous à ſa porte, & l'ouvrent à l'inſtant.
Il (*e*) entre, & d'une voix majeſtueuſe & fiére;
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta priére;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle, & des vœux impuiſſans?
Au Dieu que ſert la Ligue, il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith (*f*) autrefois pour ſauver ſon pays,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris;
Si craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie,
Judith eût vû tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints Exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir différée....
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,

(*e*) On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589. une Relation du martyre de Frere Jacques Clément, dans laquelle on aſſuroit qu'un Ange lui avoit apparu, lui avoit montré une épée nue, & lui avoit ordonné de tuer le Tyran.

Cet Ecrit ſe trouve dans la Satyre MENIPPE'E.

(*f*) Frere Jacques Clément étant déja à Saint-Clou, quelques perſonnes qui ſe défioient de lui, l'épiérent pendant la nuit: ils le trouverent dormant d'un profond ſommeil, ſon Breviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers, & moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie;
Mais du nom d'assassin ne prens aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise:
Le meurtre est juste alors, & le Ciel l'autorise.
Que dis je? Il le commande; il t'instruit par ma voix,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois:
Heureux si tu pouvois, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarois au Tyran de la France,
Et si de ces deux Rois tes citoyens sauvés,
Te pouvoient... mais les tems ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor, & Dieu qu'il persécute,
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé le jeune Solitaire
Des intérêts des Cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-Puissant;

Et

Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur!
Clément goûtoit alors un paiſible bonheur.
Il étoit animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence :
Sa tranquille fureur marche les yeux baiſſés ;
Ses (g) ſacriléges vœux au Ciel ſont adreſſés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtére,
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.
Il marche ; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect aux portes le conduiſent,
Beniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déja ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les faſtes de Rome à jamais reverés,
Le nomment à grands cris le Vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la foi de leurs peres,
Au martyre autrefois accompagnoient leurs freres ;
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſoient en pleurant les traces de leurs pas.

(g) Il jeûna, ſe confeſſa, & communia avant de partir pour aller aſſaſſiner le Roi.

Le fanatique aveugle, & le Chrétien ſincére,
Ont porté trop ſouvent le même caractére;
Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs,
Le crime a ſes Héros, l'erreur a ſes Martyrs,
Du vrai zèle & du faux, vains Juges que nous ſommes,
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux Grands-Hommes.

Mayenne dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice;
Il laiſſe avec adreſſe au plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduiſoit le perfide;
Des Seize en même tems le ſacrilége effort,
Sur cet évenement interrogeoit le ſort.
Jadis de Médicis (*b*) l'audace curieuſe,
Chercha de ces ſecrets la ſcience odieuſe,

(*b*) Catherine de Médicis avoit mis la Magie ſi fort à la mode en France, qu'un Prêtre nommé Sechelles, qui fut brûlé en Greve ſous Henri III. pour *Sorcellerie*, accuſa douze cens perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ſtupidité étoient pouſſées ſi loin dans ces tems-là, qu'on n'entendoit parler que d'Exorciſmes & de condamnations au feu. On trouvoit partout des hommes aſſez ſots pour ſe croire Magiciens, & des Juges ſuperſtitieux qui les puniſſoient de bonne foi comme tels.

Approfondir

Approfondit long-tems cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique, & toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le Peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur ſervile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnoit en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit ſous une voute obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éleve un vil autel dreſſé ſur un tombeau;
C'eſt là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacriléges mains ont mêlé ſur l'Autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées,
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées;
Appareil menaçant de leur myſtére affreux.
Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur miſére profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang,
De Valois ſur l'Autel ils vont percer le flanc;

Avec plus de terreur, & plus encore de rage
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image ;
Et pensent (*i*) que la mort fidelle à leur courroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu (*k*) joint cependant la priere au blasphême :
Il invoque l'abîme, & les Cieux, & Dieu même ;
Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
Le simulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophétes menteurs tonnoit la bouche impie ;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus (*l*),
Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.

(*i*) Plusieurs Prêtres Ligueurs avoient fait faire de petites images de cire, qui représentoient Henri III. & le Roi de Navarre : ils les mettoient sur l'Autel, les perçoient pendant la Messe quarante jours consécutifs, & le quarantiéme jour les perçoient au cœur.

(*k*) C'étoit pour l'ordinaire des Juifs que l'on se servoit pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la Cabale dont les Juifs se disoient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres employerent des Juifs à ces prétendus sortiléges.

(*l*) Ateïus, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher

Aux

Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du Ciel attendre la réponſe,
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer :
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la Nature,
De ces antres muets ſort un triſte murmure,
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparoît à leurs yeux ſur un char de victoire ;
Des lauriers couronnoient ſon front noble & ſerain,
Et le Sceptre des Rois éclatoit dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre,
L'Autel couvert de feux tombe, & fuit ſous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonneres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçoient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu du haut de ſon Trône avoit compté ſes jours.
Il avoit loin de lui retiré ſon ſecours ;
La mort impatiente attendoit ſa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.

Craſſus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brazier ardent à la porte de la ville par où Craſſus ſortoit, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craſſus en invoquant des Divinités infernales.

Clément au Camp royal a marché ſans effroi,
Il arrive, il demande à parler à ſon Roi;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diadême,
Et réveler au Roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve long-tems;
On craint ſous cet habit un funeſte myſtére.
Il ſubit ſans allarme un examen ſevére;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.
La Garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.

L'aſpect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux:
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups,
Et le menſonge adroit qui conduiſoit ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix,
S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait régner les Rois,
Permettez avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier (*m*), le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;

(*m*) Potier, Préſident du Parlement, dont il eſt parlé ci-devant.

Villeroi qui avoit été Sécretaire d'Etat ſous Henri III. & qui avoit pris le parti de la Ligue pour avoir été inſulté en préſence du Roi par le Duc d'Epernon.

Harlay

Harlay (*n*), le grand Harlay, dont l'intrepide zèle,
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos ſujets, & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toujours les Puiſſans & les Sages,
Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumiére, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidelles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empreſſement.
Il béniſſoit les Cieux d'un ſi prompt changement:
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Récompenſer ton zèle & payer ton ſervice?
En lui diſant ces mots, il lui tendoit les bras:
Le monſtre au même inſtant tiré ſon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie,
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin:
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain;
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe.

(*n*) Achilles de Harlay, qui étoit alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le-Clerc.

Jacques Clément préſenta au Roi une lettre de la part de ce Magiſtrat. On n'a point ſu ſi la lettre étoit contrefaite ou non.

De la France & de Rome il croit être l'appui,
Il penſe voir les Cieux qui s'entrouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il benit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion!
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion,
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
Que ces lâches Docteurs ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible Solitaire égara la raiſon.

Déja Valois touchoit à ſon heure derniére,
Ses yeux ne voyoient plus qu'un reſte de lumiére;
Ses Courtiſans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimoient des douleurs, ou ſincéres, ou feintes.
Quelques-uns, que flattoit l'eſpoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeoient faiblement;
Les autres, qu'occupoit leur crainte intéreſſée,
Pleuroient au lieu du Roi leur fortune paſſée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés ſenſibles,
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié,
En vain ſon intérêt combattoit ſa pitié:

Ce

Ce Héros vertueux se cachoit à lui-même,
Que la mort de son Roi lui donne un Diadême.

Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'alloit fermer la mort;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses:
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses,
L'Univers indigné doit plaindre votre Roi:
Vous Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi.
Je meurs, & je vous laisse au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon Trône vous attend, mon Trône vous est dû,
Jouissez de ce bien par vos mains défendu:
Mais songez que la foudre en tout tems l'environne,
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un Dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte & son Autel.
Adieu, régnez heureux; qu'un plus puissant génie,
Du fer des assassins défende votre vie.
Vous connaissez la Ligue, & vous voyez ses coups,
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juste Ciel! épargnez une vertu si rare.
Permettez!... à ces mots l'impitoyable mort
Vient (o) fondre sur sa tête & termine son sort.

(o) Henri III. mourut de sa blessure le troisiéme d'Août à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais

Au bruit de ſon trépas Paris ſe livre en proye.
Aux tranſports odieux de ſa coupable joye;
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs;
Les travaux ſont ceſſés, les Temples ſont ouverts,
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles Fêtes.
Inſenſés qu'ils étoient! ils ne découvroient pas
Les abîmes profonds qu'ils creuſoient ſous leurs pas,
Ils devoient bien plûtôt, prévoyant leurs miſéres,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères;
Ce Vainqueur, ce Héros qu'ils oſoient défier,
Henri du haut du Trône alloit les foudroyer,
Le Sceptre dans ſa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable;
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux,
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous.
Et certains déformais du deſtin de la guerre,
Ils jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.

non point dans la même maiſon où il avoit pris avec ſon frere la réſolution de la S. Barthelemi, comme l'ont écrit pluſieurs Hiſtoriens; car cette maiſon n'étoit point encore bâtie du tems de la S. Barthelemi.

ARGUMENT

ARGUMENT

DU SIXIE'ME CHANT.

APRE'S la mort de Henri III. les Etats de la Ligue s'aſſemblent dans Paris pour choiſir un Roi. Tandis qu'ils ſont occupés de leurs délibérations, Henri IV. livre un aſſaut à la Ville; l'Aſſemblée des Etats ſe ſépare : Ceux qui la compoſoient vont combattre ſur les remparts : Deſcription de ce combat. Apparition de S. Louis à Henri IV.

LA

LA HENRIADE.

CHANT SIXIE'ME.

C'EST un uſage antique, & ſacré
parmi nous,
Quand la mort ſur le Thrône étend
ſes rudes coups,
Et que du ſang des Rois ſi chers à la Patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie,
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers
droits,
Il peut choiſir un Maître, il peut changer ſes loix:
Les Etats aſſemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent ſa puiſſance;
Ainſi

Ainſi de nos ayeux les auguſtes Decrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuſe, inquiète, aveuglée,
Oſe de ces Etats ordonner l'Aſſemblée (*),
Et croit avoir acquis par un aſſaſſinat
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
Ils penſoient à l'abri d'un Trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyoient qu'un Monarque uniroit leurs deſſeins:
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeroient plus ſaints;
Qu'injuſtement élu, c'étoit beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, tel qu'il ſoit, le Français veut un Maître.

Bien-tôt à ce Conſeil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit;
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambaſſadeur de Rome, & celui d'Iberie.
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils alloient inſulter aux mânes de nos Rois.

(*) Comme on a plus d'égard dans un Poëme Epique à l'Ordonnance du deſſein, qu'à la Chronologie; on a placé immédiatement après la mort d'Henri III. les Etats de Paris, qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après.

Le-

Le luxe toujours né des miſéres publiques,
Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs auguſtes ſucceſſeurs;
Qui près des Rois aſſis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'apparence.
Là de nos Parlemens les ſages Députés,
Ne défendirent point nos faibles libertés.
On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire,
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangére.
Là le Légat de Rome eſt d'un ſiege honoré,
Près de lui pour Mayenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſoit ces mots épouvantables:
» Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

On s'aſſemble, & déja les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au Légat ſeul, & devant lui déclare,
Qu'il eſt tems que les lys rampent ſous la Thiare;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant Tribunal,
Ce monument (*b*) affreux du pouvoir Monachal,

(*b*) L'INQUISITION que les Ducs de Guiſe voulurent établir en France.

Que

Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle même abhorre,
Qui venge les Autels, & qui les deshonore,
Qui tout couvert de ſang, de flâmes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré;
Comme ſi nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adoroit des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantoient d'appaiſer par le ſang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Iberie,
A l'Eſpagnol qu'il hait, veut vendre ſa patrie.

Mais un parti puiſſant d'une commune voix,
Plaçoit déja Mayenne au Trône de nos Rois.
Ce rang manquoit encore à ſa vaſte puiſſance,
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance
Dévoroit en ſecret dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Soudain Potier (*c*) ſe leve, & demande audience,
La rigide vertu faiſoit ſon éloquence.
Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte, & pourtant reſpecté.

(*c*) Potier de Blanc-Ményi, Préſident du Parlement, dont il eſt queſtion dans le quatriéme & cinquiéme Chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permiſſion de ſe retirer vers Henri IV. (Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, lui dit-il; mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.)

Souvent

Souvent on l'avoit vû par ſa mâle conſtance
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la Juſtice avec impunité.
Il éleve ſa voix, on murmure, on s'empreſſe,
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte ceſſe.
Ainſi dans un Vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'eſt plus frapé des cris des Matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la Mer obéiſſante.
Tel paroiſſoit Potier dictant ſes juſtes loix,
Et la confuſion ſe taiſoit à ſa voix.

» Vous deſtinez, dit il, Mayenne au rang ſuprême :
» Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
» Et je le choiſirois ſi je pouvois choiſir.
» Mais nous avons nos Loix, & ce Héros inſigne,
» S'il prétend à l'Empire, en eſt dès-lors indigne.

Comme il diſoit ces mots, Mayenne entre ſoudain,
Avec tout l'appareil qui ſuit un Souverain.
Potier le voit entrer, ſans changer de viſage :
» Oui, Prince, pourſuit-il, d'un ton plein de courage,
» Je vous eſtime aſſez pour oſer contre vous,
» Vous adreſſer ma voix pour la France & pour nous.

» En

» En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
» Pour ſoutenir leur Trône, & non pour l'uſurper.
» Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre ;
» Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre ;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
» Périſſe avec Valois votre juſte colere,
» Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frere.
» Le Ciel, ce juſte Ciel, qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entends le murmure, & la clameur publique.
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
» Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés,
» Qui le fer à la main... Malheureux, arrêtez :
» Quelle Loi, quel exemple, ou plûtôt quelle rage
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?
» Le fils de Saint Louis parjure à ſes ſermens,
» Vient-il de nos Autels briſer les fondemens ?
» Aux pieds de ces Autels il demande à s'inſtruire,
» Il aime, il ſuit les Loix dont vous bravez l'empire.
» Il fait dans toute Secte honorer les vertus,
» Reſpecter votre culte, & même vos abus.

» Il

» Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous
sommes,
» Le ſoin que vous prenez de condamner les
hommes.
» Comme un Roi, comme un pere, il vient vous
gouverner:
» Et plus Chrétien que vous, il vient vous par-
donner.
» Tout eſt libre avec lui. Lui ſeul ne peut-il l'être?
» Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître?
» Infidelles Paſteurs, indignes Citoyens!
» Que vous reſſemblez mal à ces premiers Chrétiens,
» Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
» Marchoient ſans murmurer ſous un Maître ido-
lâtre,
» Expiroient ſans ſe plaindre, & ſur les échafauts
» Sanglans, percés de coups, béniſſoient leurs bour-
reaux!
» Eux ſeuls étoient Chrétiens, je n'en connais point
d'autres.
» Ils mouroient pour leurs Rois, vous maſſacrez
les vôtres.
» Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
» S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous.

A ce hardi diſcours aucun n'oſoit répondre,
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentoient confon-
dre,

Ils

Ils repouſſoient en vain de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitoient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix juſqu'au Ciel élancées,
Font partout retentir avec un bruit confus:
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.

Des nuages épais que formoit la pouſſiére,
Du Soleil dans les champs déroboit la lumiére.
Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit étoit l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés ſur la terre,
Précedés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit du grand Henri la redoutable armée,
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſoit entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſoit la campagne, & marchoit vers Paris.

Bourbon n'employoit point ces momens ſalutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans.
Ses mains ne chargeoient point ces rives déſolées,
De l'appareil pompeux de ces vains Mauſolées,

Par

Par qui malgré l'injure & des tems & du ſort,
La vanité des Grands triomphe de la mort.
Il vouloit à Valois dans la demeure ſombre,
Envoyer des Tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple après l'avoir ſoumis.

Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des Etats conſternés le Conſeil ſe ſépare:
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts,
Le Soldat raſſemblé vole à ſes étendarts:
Il inſulte à grand cris le Héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, & tout pour la défenſe.

Paris n'étoit point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avoient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermoient ſon enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immenſe Cité ſuperbes avenues,
Où ces Palais dorés ſe perdent dans les nues,
Etoient de longs hameaux d'un rempart entourés
Par un foſſé profond de Paris ſéparés.
Du côté du Levant bien-tôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.

Le

Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançoient leur trépas,
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brule dans les Cieux.
On entendoit gronder ces (*d*) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrase, & s'écarte soudain:
La mort en mille éclats en sort avec furie.

Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.

(*d*) C'est dans les guerres de Flandres, sous Philippe II. qu'un Ingenieur Italien fit usage des Bombes pour la premiére fois. Presque tous nos Arts sont dûs aux Italiens.

Sous

Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs;
Des Bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportez, déchirez, engloutis sous la terre.
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'est par-là qu'à son Trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes,
L'Enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes.
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme & stoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître, & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendoit inaccessible.
C'est là que le danger anime leurs efforts:
Ils comblent les fossés de fascines, de morts:
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent.
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent:
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.

Il monte: il a déja de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes lys les Enſeignes flotantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi,
Ils ſembloient reſpecter leur Vainqueur & leur Roi.
Ils cédoient: mais Mayenne à l'inſtant les ranime,
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime:
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'oſoient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle,
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre:
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccéde avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brulant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'Etendart de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont partout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés;
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.

Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre Rival,
N'avoient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun

Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même-tems,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchoit sous nos Drapeaux pour la première fois,
Et sembloit s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur Patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts & dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Essex monte à la brêche où combattoit d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux,
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançoient, combattoient, frappoient, mouroient ensemble.

Ange, qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange Exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pancha des Cieux la balance éternelle?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Essex, & son Rival,
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.

Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage,
Les Ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les Nimphes conſternées,
Les digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux,
Soutiennent quelque tems ſon choc impétueux :
Mais bien-tôt renverſant ſa barriére impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante ;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,
Qui bravoient les hivers, & qui touchoient les Cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuïant dans les campagnes.
Tel Bourbon deſcendoit à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avoit emportés :
Tel d'un bras foudroyant fondant ſûr les rebelles,
Il moiſſonne en courant leurs Troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyoient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, diſperſés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris ſuivi de ſes cohortes.
Les Vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs ſanglans ſe répandent ſoudain.
Du ſoldat effrené la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flâmes, au pillage.
Henri ne les voit point ; ſon vol impétueux
Pourſuivoit l'ennemi fuyant devant ſes yeux.

Sa

Sa victoire l'enflâme, & sa valeur l'emporte,
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parloit ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux, Maître des élemens,
Descendoit vers Bourbon sur les aîles des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etaloient sur son front des Beautés immortelles:
Ses yeux sembloient remplis de tendresse & d'horreur:
Arrête, cria-t-il, trop malheureux Vainqueur,
Tu vas abandonner aux flâmes, au pillage,
De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage;
Ravager ton pays, mes Temples, tes trésors,
Egorger tes Sujets, & régner sur des morts.
Arrête..... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflâmoit dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaise & qui gronde;
O fatal habitant de l'invisible monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur,
Je suis cet heureux Roi que la France révére,
Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pére;

Ce Louis qui jadis combattit comme toi :
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime,
Dieu ſur ton Trône un jour te conduira lui-même.
Dans Paris, ô mon Fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoye.
Le Héros à ces mots verſe des pleurs de joye,
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux :
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée ;
Trois fois ſon pere échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un Peuple innombrable,
Etrangers & Français, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir ſur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger,
Le pere des Bourbons venoit le dégager.
Il contemploit Paris d'un œil triſte & tranquille :
Français, s'écria-t-il, & toi fatale Ville,
Citoyens

Croyens malheureux, peuple faible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ?
Alors, ainſi que l'aſtre, auteur de la lumiére,
Après avoir rempli ſa brulante carriére,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous.
Loin des murs de Paris le Héros ſe retire,
Le cœur plein du S. Roi, plein du Dieu qui l'inſpire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
Au pied d'un Chêne aſſis dicta ſes juſtes loix.
Que vous êtes changé, ſéjour jadis aimable !
Vincenne tu n'es plus qu'un donjon déteſtable,
Qu'une Priſon d'Etat, qu'un lieu de déſeſpoir,
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir
Ces Miniſtres, ces Grands, qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes.
Oppreſſeurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bien-tôt de l'Occident où ſe forment les ombres,
La nuit vint ſur Paris porter ſes voiles ſombres,
Et cacher aux mortels en ce ſanglant ſéjour,
Ces morts & ces combats qu'avoit vû l'œil du jour.

ARGUMENT

DU SEPTIE'ME CHANT.

SAINT LOUIS tranſporte Henri IV. en eſprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir dans le Palais des Deſtins, ſa poſtérité, & les Grands-Hommes que la France doit produire.

LA HENRIADE.

CHANT SEPTIE'ME.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bien-faisans,
De la terre à jamais aimables habitans ;
Soutiens dans les travaux, tréſors dans l'indigence ;
L'un eſt le doux ſommeil, & l'autre eſt l'eſpérance :
L'un, quand l'homme accablé ſent de ſon faible corps
Les organes vaincus ſans force & ſans reſſorts,

Vient par un calme heureux ſecourir la nature ;
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure :
L'autre anime nos cœurs, enflâme nos deſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs.
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoye,
Elle n'inſpire point une infidelle joie ;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui,
Elle eſt inébranlable, & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle,
Approchez vers mon fils, venez couple fidelle.
Le ſommeil l'entendit de ſes antres ſecrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence ;
Les ſonges fortunés, enfans de l'eſpérance,
Volrigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant ſon Diadême,
Sur le front du Vainqueur il le poſa lui-même :
Régne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils.
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis.
Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire.
Des préſens de Louis le moindre eſt ſon Empire.
C'eſt peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien
ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile.

Un

Un dangereux éclat qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire.
Pour te récompenſer, bien moins que pour t'inſtruire,
Viens, obéis, ſuis-moi par de nouveaux chemins:
Vole au ſein de Dieu même, & remplis tes deſtins.

L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumiére,
Des Cieux en un moment traverſent la carriére.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un Pole à l'autre, & diviſer les airs:
Et telle s'éleva cette nue embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Eliſée
Dans un céleſte char de flâme environné,
L'emporta loin des bords de ce Globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenſes
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs diſtances,
Luit cet aſtre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflâmé.
De lui partent ſans fin des torrens de lumiére,
Il donne en ſe montrant la vie à la matiére,
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.

Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course (a), & s'évitent sans cesse,
Et servant l'un à l'autre & de régle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace
Où la matiére nage, & que Dieu seul embrasse,
Sont des Soleils sans nombre, & des Mondes sans fins
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside.

C'est là que le Héros suit son céleste guide,
C'est-là que sont formés tous ces esprits divers,
Qui rempliſſent les corps, & peuplent l'Univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossiére à jamais dégagées.

Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds,
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Estre infini qu'on sert & qu'on ignore.
Sous des noms différens le monde entier l'adore:
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

(a) Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toujours demeure-t-il certain que les Globes célestes s'approchant & s'éloignant tour à tour, paraissent s'attirer, & s'éviter.

La

La Mort auprès de lui, fille affreuſe du tems,
De ce triſte Univers conduit les habitans.
Elle amene à la fois les Bonzes, les Braconanes,
Du grand Confucius les diſciples profanes,
Des antiques Perſans les ſecrets ſucceſſeurs,
De Zoroaſtre (*b*) encor aveugles ſectateurs;
Les pâles habitans de ces froides contrées
Qu'aſſiégent de glaçons les mers hiperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables ſujets.
Le Dervis étonné d'une vûe inquiéte,
A la droite de Dieu cherche en vain ſon Prophéte.
Le Bonze avec des yeux ſombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ſes vœux & ſes tourmens.

Eclairés à l'inſtant, ces morts dans le ſilence
Attendent en tremblant l'éternelle ſentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, & connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les abſout.
Henri n'approcha point vers le Trône inviſible,
D'où part à chaque inſtant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ſes Arrêts éternels,
Qu'oſent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.

(*b*) En Perſe les Guébres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroaſtre, & qui paraît moins folle que les autres ſuperſtitions humaines, puiſqu'ils rendent un culte ſecret au Soleil, comme à une image du Créateur.

» Quelle

» Quelle eſt, diſoit Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle eſt de Dieu ſur eux la Juſtice ſuprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui même il plaça ſi loin d'eux ?
» Pourroit-il les juger tel qu'un injuſte Maître,
» Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pu connaître ?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut ſauver tous.
» Partout il nous inſtruit, partout il parle à nous,
» Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
» Seule à jamais la même, & ſeule toujours pure.
» Sur cette loi, ſans doute, il juge les Payens,
» Et ſi leur cœur fut juſte, ils ont été Chrétiens.

Tandis que du Héros la raiſon confondue
Portoit ſur ce myſtére une indiſcrette vue,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit,
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit ;
Ses accens reſſembloient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parloit à la terre.
Le chœur des Immortels ſe tut pour l'écouter ;
Et chaque aſtre en ſon cours alla le répéter.
A ta faible raiſon garde-toi de te rendre,
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Inviſible à tes yeux, qu'il régne dans ton cœur,
Il confond l'injuſtice, il pardonne à l'erreur.

Mais

Mais il punit auſſi toute erreur volontaire;
Mortel, ouvre les yeux quand ſon Soleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Eſt par un tourbillon dans l'eſpace emporté
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique cahos abominable image.
Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaiſans.
Sur cette terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la Vie.
La Mort, l'affreuſe Mort, & la confuſion
Y ſemblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée; & quels feux effroyables!
Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
Quels gouffres enflâmés s'entr'ouvrent ſous mes pas!
O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme,
Creuſé par la Juſtice, habité par le crime,
Suivez-moi, les chemins en ſont toujours ouverts.
Ils marchent auſſi-tôt aux portes des enfers (*c*).

(*c*) Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainſi qu'il étoit dans la Théologie Payenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil; on l'a mis ici dans un Globe deſtiné uniquement à cet uſage.

Là git la sombre envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît & s'admire.
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui céde au crime, & détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiéte, égarée,
De Trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
(Le Ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur.)
Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin pere de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces Tyrans effrenés
A l'aspect de Henri paraissent consternés.
Ils ne l'ont jamais vû; jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie:
Quel mortel, disoient-ils, par ce Juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?

Le Héros au milieu de ces esprits immondes,
S'avançoit à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidoit ses pas: Ciel! qu'est-ce que je voi?
L'assassin de Valois! Ce monstre devant moi,
Mon pere! Il tient encor ce couteau parricide,
Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide.

Tandis

Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels
Oſent de ſon portrait ſouiller les ſaints Autels:
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue (*d*);
Ici dans les tourmens l'enfer les déſavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus ſeveres Loix
Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie:
Plus ils étoient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs paſſagéres,
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flateurs mercenaires,
De qui la complaiſance avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachoit la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs ſupplices:
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à ſa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tirans.
Fleaux du monde entier, que leur fureur embraſe,
La foudre qu'ils portoient, à leur tour les écraſe;

(*d*) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la Chaire où l'on auroit dû prononcer l'Oraiſon funebre d'Henri III. On mit ſon portrait à Paris ſur les Autels avec l'Euchariſtie. Le Cardinal de Retz rapporte que le jour des Barricades, ſous la minorité de Louis XIV. il vit un Bourgeois portant un Hauſſe-Col ſur lequel étoit gravé ce Moine, avec ces mots: SAINT JACQUES CLEMENT.

Auprès

Auprès d'eux ſont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un Trône avili fantômes impuiſſans.
Henri voit près des Rois leurs inſolens Miniſtres,
Il remarque ſurtout ces Conſeillers ſiniſtres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
L'ineſtimable prix des vertus de nos peres.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaiſirs, & couchés ſur les fleurs,
Sans fiel & ſans fierté couliez dans la pareſſe
Vos inutiles jours filés par la molleſſe?
Avec les ſcélérats ſeriez-vous confondus,
Vous, mortels bien-faiſants; vous, amis des vertus,
Qui par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez ſéché le fruit de trente ans de ſageſſe?
Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
*Ah! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,

* On compte plus de 950 milions d'hommes ſur la terre. Le nombre des Catholiques va à 50 milions. Si la vingtiéme partie eſt celle des Elus, c'eſt beaucoup; donc il y a actuellement ſur terre 947 milions cinq cens mille hommes deſtinés aux peines éternelles de l'enfer: & comme le genre humain ſe repare environ tous les 20 ans, mettez l'un portant l'autre, les tems les plus peuplés avec les moins peuplés, il ſe trouve qu'à ne compter que 6000 ans depuis la création, il y a déja 120 mille fois 947 milions de damnés. De plus, le peuple Juif ayant été long-tems le ſeul en poſſeſſion d'être ſauvé, & ce peuple ayant été cent fois moins nombreux que le peuple Catholique, cela augmente le nombre des damnés prodigieuſement; ce calcul méritoit bien les larmes d'Henri IV.

La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie,
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur mere:
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si severe,
A l'homme, hélas trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir!

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, Créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains:
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses:
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans:
Mais ici c'est un Pere, il punit ses enfans.
Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne sait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui (e).

Il dit, & dans l'instant l'un & l'autre s'avance,
Vers les lieux fortunés qu'habite l'Innocence.

(e) Il est aisé d'entendre par cet endroit les fautes venielles & le Purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettoient un, & on le trouve expressément dans Virgile.

Ce

Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vûe,
Sent couler dans ſon ame une joye inconnue;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton Empire:
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur Enfant des Cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent,
Ils deſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouiſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là régnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges,
Là ſont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages,
Là ſur un Trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux ſur l'Empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des freres.
Le ſage Louis (*f*) douze, au milieu de ces Rois,
S'éleve comme un cédre, & leur donne des Loix.
Ce Roi qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur ſon Trône avec lui fit aſſeoir la Juſtice;
Il pardonna ſouvent, il régna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon peuple il eſſuya les pleurs.

(*f*) LOUIS XII. eſt le ſeul Roi qui ait eu le ſurnom de Pere du peuple.

D'Amboiſe

D'Amboiſe (*g*) eſt à ſes pieds ; ce Miniſtre fidelle,
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle ;
Tendre ami de ſon Maître, & qui dans ce haut rang
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire :
De ſes aimables Loix chacun goûtoit les fruits ;
Revenez heureux tems ſous un autre Louis.

Plus loin ſont ſes Guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflâma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimouille (*h*), Cliſſon, Montmorency, de Foix,
Gueſclin (*i*), le deſtructeur & le vengeur des Rois ;

(*g*) Sur ces entrefaites mourut GEORGES D'AMBOISE, qui fut juſtement aimé de la France & de ſon Maître, parce qu'il les aimoit tous deux également. (MEZERAY, grande Hiſtoire.)

(*h*) Parmi pluſieurs grands Hommes de ce nom, on a eu ici en vue GUY DE LA TRIMOUILLE, ſurnommé LE VAILLANT, qui portoit l'Oriflâme, & qui refuſa l'Epée de Connétable ſous Charles VI.

CLISSON, (le Connétable de) ſous Charles VI.

MONTMORENCY. Il faudroit un Volume pour ſpécifier les ſervices rendus à l'Etat par cette Maiſon.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, neveu de Louis XII. fut tué de quatorze coups à la célebre bataille de Ravenne, qu'il avoit gagnée.

(*i*) GUESCLIN, (le Connétable du Gueſclin.) Il ſauva la France ſous Charles V. conquit la Caſtille, mit Henri de Tranſtamare ſur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Caſtille.

Le

Le vertueux Bayard (*k*), & vous brave Amazone (*l*),
La honte des Anglais, & le ſoutien du Trône.

Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur étoit chere.
Mais enfans de l'Egliſe ils ont chéri leur Mere :
Leur cœur ſimple & docile aimoit la vérité :
Leur culte étoit le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il diſoit ces mots d'une voix gémiſſante,
Le Palais des deſtins devant lui ſe préſente :
Il fait marcher ſon fils vers ces ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.

Le tems, d'une aîle prompte, & d'un vol inſenſible,
Fuit, & revient ſans ceſſe à ce Palais terrible ;

(*k*) BAYARD, (Pierre du Terrail ſurnommé le Chevalier ſans peur & ſans reproche.) Il arma François I. Chevalier à la bataille de Marignan ; il fut tué en 1523. à la retraite de Rebec en Italie.

(*l*) JEANNE D'ARC, (connue ſous le nom de la Pucelle d'Orleans,) Servante d'Hôtellerie, née au Village de Dontremy ſur Meuſe, qui ſe trouvant une force de corps, & une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe, fut employée par le Comte de Dunois pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut priſe dans une ſortie à Compiegne en 1430. conduite à Rouen, jugée comme ſorciére par un Tribunal Eccléſiaſtique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auroient dû honorer ſon courage.

Et

Et de là sur la terre il verse à pleines mains,
Et les biens & les maux, destinés aux humains.
Sur un Autel de fer un Livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs:
On voit la Liberté, cette esclave si fiére,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniére.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes Loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée.
Qu'en obéïssant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des loix.

Mon cher fils, dit Louis, c'est de-là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace:
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu, les jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais

Mais dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe!
Elle entre à tout moment & s'écoule ſans ceſſe.
Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.
Des ſiécles à venir ces vivantes Images,
Raſſemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont préſens.
Le deſtin marqué ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.

Approchons-nous, le Ciel te permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'eſt ton auguſte fils,
Il ſoutiendra long-tems la gloire de nos Lis,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere,
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon pere.

Henri dans ce moment voit ſur des Fleurs de Lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,
Tous deux ſont revêtus de la Pourpre Romaine,
Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats;
Il les prend pour des Rois... Vous ne vous trompez pas,

Ils

Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre ;
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels ;
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami :
L'un (m) fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irrités opposant son courage.
Des Princes de mon sang ennemis déclarés :
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés ;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes
desseins,
Toi dans le second rang le premier des humains :
Colbert c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger.
Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphê-
me.

(m) Le Cardinal Mazarin fut obligé de sortir du Royaume en 1651. malgré la Reine Régente qu'il gouvernoit ; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours malgré ses ennemis, & même malgré le Roi, qui étoit dégoûté de lui.

Ciel! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux,
Eſt aux pieds de ce Roi * qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels reſpects! jamais Roi dans la
France,
N'accoûtuma ſon peuple à tant d'obéïſſance **.
Je le vois comme vous par la gloire animé;
Mieux obéï, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès; mais ferme en ſes traverſes;
De vingt Peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siécle heureux de Louis, ſiécle que la nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure,
C'eſt toi qui dans la France amènes les beaux Arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards;
Les Muſes à jamais y fixent leur empire,
La toile eſt animée, & le marbre reſpire.
Quels ſages (*n*) raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
Meſurent l'Univers, & liſent dans les Cieux!
Et dans la nuit obſcure apportant la lumiére,
Sondent les profondeurs de la nature entiére!

* Louis XIV.

** Le peuple, ce monſtre féroce & aveugle, déteſtoit le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer ſon corps; mais la voix des Gens ſenſés, qui prévaut à la longue, a rendu ſa mémoire à jamais chere & reſpectable.

(*n*) L'ACADEMIE DES SCIENCES, dont les Mémoires ſont eſtimés dans toute l'Europe.

L'erreur

L'erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi puiſſante harmonie,
Art charmant qui polis la Grece & l'Italie,
J'entens de tous côtez ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
Français vous ſavez vaincre, & chanter vos conquêtes :
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de Héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé (*o*) paraître,
Tour à tour la terreur & l'appui de ſon Maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant; mais plus ſage, & du moins ſon égal.
Catinat (*p*) réunit, par un rare aſſemblage
Les talens du guerrier & les vertus du ſage ;

(*o*) LOUIS DE BOURBON, appellé communément le Grand Condé, & HENRI, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems; tous deux ont gagné de grandes victoires, & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé ſembloit, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins eſt-il certain que M. de Turenne remporta des avantages ſur le Grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes; cependant on n'oſe point décider quel étoit le plus grand homme.

(*p*) Le Maréchal de CATINAT, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marſaille, & obéit enſuite ſans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui

Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'eſt Vauban (*q*), c'eſt l'ami des vertus & des Arts:
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg (*r*) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars (*ſ*),
Diſputant le Tonnerre à l'Aigle des Céſars,

lui envoyoit des ordres ſans le conſulter. Il quitta le Commandement ſans peine, ne ſe plaignit jamais de perſonne, ne demanda rien au Roi, & mourut en Philoſophe dans une petite maiſon de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué ſon bien, & n'ayant jamais démenti un moment ſon caractére de modération.

(*q*) Le Maréchal de VAUBAN, né en 1633. le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier ſelon ſa nouvelle maniére, 300 Places anciennes, & en a bâti 33. Il a conduit 53 ſiéges, & s'eſt trouvé à 140 actions. Il a laiſſé 12 Volumes manuſcrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il étoit de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que perſonne, en faiſant ſervir les Mathématiques à l'avantage de ſa Patrie.

(*r*) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la bataille de Caſſel, ſous les ordres de MONSIEUR, frere de Louis XIV. & remporta en Chef les fameuſes victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nervvinde; conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Baſtille, & reçut mille dégoûts des Miniſtres.

(*ſ*) On s'étoit propoſé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant; on ne s'eſt écarté de cette regle qu'en faveur du Maréchal Duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue, & celle du premier Hocſtet. Il eſt à remarquer qu'il occupa dans cette

Arbitre

Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugene.
Quel est ce jeune Prince *, en qui la majesté,
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole sans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du Trône, étant prêt d'y monter.
O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste,
Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagére, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
La France sous son régne eût été trop heureuse ;

Bataille le même terrain où se posta depuis le Duc de Marlboroug, lorsqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du second Hocstet, si fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant repris le Commandement des Armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin en 1712. lorsque les ennemis menaçoient de venir à Paris, & qu'on délibéroit si Louis XIV. quitteroit Versailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugene à *Denain*, s'empara du dépôt de l'Armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le siége de *Landrecy*, prit *Douay*, *Quesnoy*, *Bouchain*, &c. à discrétion, & fit ensuite la paix à Radstad au nom du Roi, avec le même Prince Eugene, Plénipotentiaire de l'Empereur.

* Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.

Il eût entretenu l'abondance & la paix,
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits,
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'allarmes!
O combien les Français vont répandre de larmes;
Quand ſous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mere & le fils!

Un faible rejetton * ſort entre les ruïnes,
De cet arbre fécond coupé dans ſes racines.
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau;
De l'Etat ébranlé douce & frêle eſpérance.
O toi, prudent Fleury, veille ſur ſon enfance,
Conduis ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il eſt inſtruis-le à ſe connaître:
Qu'il ſache qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt Maître:
Qu'aimé de ſes Sujets, il ſoit cher à ſes yeux:
Apprends-lui qu'il n'eſt Roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France reprends ſous lui ta Majeſté premiére,
Perce la triſte nuit qui couvroit ta lumiére;
Que les Arts, qui déja vouloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande en ſes grottes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottoient ſur ſes ondes?

* Ce Poëme fut compoſé dans l'enfance de Louis XV.

Du

Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ſes tréſors.
Maintiens l'ordre & la paix, ſans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois, c'eſt aſſez pour ta gloire;
Il s'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec ſplendeur.
* Un Héros que de loin pourſuit la calomnie;
Facile & non pas faible, ardent, plein de génie;
Trop ami des plaiſirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'Univers du ſein des voluptés,
Par des reſſorts nouveaux ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquille.
Les Arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens:
Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un Maître,
Il n'eſt pas Roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'Etendart de la France apparut dans les airs,
Devant lui d'Eſpagnols une Troupe guerriére
De l'Aigle des Germains briſoit la tête altiére.
O mon pere! quel eſt ce ſpectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, & tout a ſon tombeau:

* Vrai portrait de Philippe Duc d'Orleans, Régent du Royaume.

Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée,
Du puiſſant Charles-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne à nos genoux vient demander des Rois:
C'eſt un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proye
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joye.
Moderez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand évenement.
Oui du ſein de Paris, Madrid reçoit un Maître!
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.
O Rois nés de mon ſang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis!
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques (*t*),
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques?

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus:
Du Temple des Deſtins les portes ſe fermérent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipſérent.

L'aurore cependant, au viſage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil:
La nuit en d'autres lieux portoit ſes voiles ſombres,
Les ſonges voltigeans fuyoient avec les ombres.

(*t*) Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Eſpagne ſembloient déſunies.

Le

Le Prince en s'éveillant ſent au fond de ſon cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inſpiroient le reſpect & la crainte,
Dieu rempliſſoit ſon front de ſa Majeſté ſainte.
Ainſi quand le Vengeur des Peuples d'Iſrael,
Eût ſur le Mont Sina conſulté l'Eternel,
Les Hébreux à ſes pieds couchés dans la pouſſiére,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumiére.

ARGUMENT

DU HUITIE'ME CHANT.

LE Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Eſpagne au ſecours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne eſt défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.

LA HENRIADE.

CHANT HUITIE'ME.

DEs Etats dans Paris la confuſe Aſſemblée,
Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée.
Au ſeul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.
Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine,
Et n'oſant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avoient confirmé par leurs Decrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenoit pas d'eux.

Ce (a) Lieutenant sans chef, ce Roi sans diadême,
Toujours dans son Parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle ;
Les Lorrains (b), les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse (c), & Saint Paul, & Brissac :
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.

(a) Il se fit déclarer par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant Général de l'Etat & Royaume de France.

(b) Les Lorrains, Le Chevalier d'Aumale dont il est si souvent parlé, & son frere le Duc, étoient de la Maison de Lorraine.

Charles-Emmanuel, Duc de Nemours, frere uterain du Duc de Mayenne.

La Chatre étoit un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appelloit des bâtards, qui se feroient un jour légitimer aux dépens de leur pere. En effet la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

(c) Joyeuse est le même dont il est parlé au quatriéme Chant, Remarque (a).

Saint-Paul, soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guise, fils du Balafré.

Brissac s'étoit jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III. qui avoit dit qu'il n'étoit bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrettement avec Henri IV. & lui ouvrit les portes de Paris moyennant le bâton de Maréchal de France.

Quelques-

Quelques-uns en tremblant sembloient porter leurs pas,
Affaiblis par leur sang versé dans les combats ;
Mais ces mêmes combats, leur sang, & leurs blessures,
Les excitoient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers, & ménaçant les Cieux,
Yvre du fol espoir de détrôner les Dieux.

La discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un Char lumineux se présente à leur vûe :
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir,
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier se leve à ces paroles,
Il court, il voit de loin les lances Espagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-tems, & differé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissoit vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,

Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défioient dans les champs les rayons du Soleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joye :
Ils béniſſent le chef que Madrid leur envoye.
C'étoit le jeune Egmont (*d*) ce guerrier obſtiné,
Ce fils ambitieux d'un pere infortuné ;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie.
Son pere qu'aveugla l'amour de la Patrie,
Mourut ſur l'échafaut, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois.
Le fils, Courtiſan lâche & Guerrier téméraire,
Baiſa long-tems la main qui fit périr ſon pere,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, & ſecourut Paris.
Philippe l'envoyoit ſur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutelaire au ſecours de Mayenne,
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi,
Rapporter à ſon tour le carnage & l'effroi.

(*d*) Le Comte D'EGMONT, fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelle avec le Prince de Horn.

Le fils étant reſté dans le parti de Philippe II. Roi d'Eſpagne, fut envoyé au ſecours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cens lances. A ſon entrée dans Paris il reçut les complimens de la Ville : celui qui le haranguoit ayant mêlé dans ſon diſcours les louanges de l'Amiral d'Egmont ſon pere : (Ne parlez pas de lui, dit le Comte, il méritoit la mort, c'étoit un rebelle.) Paroles d'autant plus condamnables, que c'étoit à des rebelles qu'il parloit, & dont il venoit défendre la cauſe.

Le

Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyois cette audace!
Et que tes vœux hâtoient le moment d'un combat
Où sembloient attachés les destins de l'Etat!

Près des bords de (e) l'Iton & des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature:
La guerre avoit long-tems respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphirs embelliſſoient ces bords.
Les Bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles:
Protegés par le Ciel & par leur pauvreté,
Ils sembloient des soldats braver l'avidité,
Et sous leurs toîts de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendoient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux Camps ennemis arrivent en ces lieux,
La désolation partout marche avant eux;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmérent,
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachérent,
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes:

(e) Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14. Mars 1590.

S'il

S'il cherche les combats, c'eſt pour donner la paix;
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits:
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un courſier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & reſpire la guerre.

On voyoit près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers.
D'Aumont (*f*), qui ſous cinq Rois avoit porté les armes;
Biron (*g*) dont le ſeul nom répandoit les allarmes;
Et ſon fils (*h*) jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis... mais alors il étoit vertueux.

(*f*) JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, étoit fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la chambre, & de Françoiſe de Sully, héritiere de l'ancienne Maiſon de Sully. Il ſervit ſous les Rois Henri II. François. II. Charles IX. Henri III. & Henri IV.

(*g*) HENRI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, Grand-Maître de l'Artillerie, étoit un grand homme de guerre: il commandoit à Ivry le Corps de reſerve, & contribua au gain de la bataille en ſe préſentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire: (Sire, vous avez fait ce que devoit faire Biron, & Biron ce que devoit faire le Roi.) Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592. au ſiége de Pernay.

(*h*) CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal, & Sully

Sully (*i*), Nangis, Grillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteſte, & que la Ligue eſtime.
Turenne (*k*) qui depuis, de la jeune Boüillon
Mérita dans Sedan la puiſſance & le nom:
Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée.
Eſſex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,

Duc & Pair, fils du précédent, conſpira depuis contre Henri IV. & fut décapité dans la Cour de la Baſtille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui ſervirent à l'échafaut.

(*i*) RONY, depuis Duc SULLY, Surintendant des Finances, Grand-Maître de l'Artillerie, fait Maréchal de France après la mort d'Henri IV. reçut ſept bleſſures à la bataille d'Ivry.

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu: il avoit conſeillé à Henri III. de ne point faire aſſaſſiner le Duc de Guiſe, mais d'avoir le courage de le juger ſelon les Loix. Grillon étoit ſurnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III. de ſe battre contre ce même Duc de Guiſe. C'eſt a ce Grillon qu'Henri le Grand écrivit, (Pends-toi, brave Grillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas. . . . Adieu, brave Grillon, je vous aime à tort & à travers.)

(*k*) HENRI DE LA TOUR D'ORLIEGUES, Vicomte de TURENNE, Maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la MARK, Princeſſe de Sedan, en 1591. La nuit de ſes nôces le Maréchal alla prendre Stenay d'aſſaut.

Cette Souveraineté acquiſe par Henri de Turenne, fut perdue par Féderic Maurice, Duc de Bouillon ſon fils, qui ayant trempé dans la conſpiration de Cinq-mars contre Louis XIII. ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conſerver ſa vie: il eut en échange de ſa Souveraineté, de très-grandes terres plus conſidérables en revenu, mais qui donnoient plus de richeſſes, & moins de puiſſance.

A nos ormes touffus mêlant ſa tête altiere,
Etale les beautés de ſa tige étrangere.
Son caſque étinceloit des feux les plus brillans
Qu'étaloient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont ſa fiere Maîtreſſe
Honora ſon courage, ou plutôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre Reine, & le ſoutien des Rois.
Plus loin ſous la Trimoüille (*l*), & Clermont, & Feuquieres,
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguieres (*m*);
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendoient le ſignal,
Et rangés près du Roi liſoient ſur ſon viſage,
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche envain ſa vertu:

(*l*) CLAUDE, Duc de la TRIMOUILLE, étoit à la bataille d'Ivry. Il avoit un grand courage & une ambition demeſurée, de grandes richeſſes, & étoit le Seigneur le plus conſidérable parmi les Calviniſtes. Il mourut à trente-huit ans.

(*m*) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être ſimple ſoldat, & finit par être Connétable ſous Louis XIII.

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle de la fameuſe Marquiſe de Verneüil, fut tué à la bataille d'Ivry; Feuquieres & de Neſle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués auſſi.

Soit

Soit que de ſon Parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crut point le Ciel à ſes armes propice ;
Soit que l'ame, en effet, ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce Héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſoit ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe.
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſoit la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant paturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe,
Tel paraiſſoit Egmont : une noble fureur
Eclate dans ſes yeux, & brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire,
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire :
Hélas, il ne ſait point que ſon fatal orgueil
Dans les Plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflâmoit ſa préſence,

» Vous

» Vous êtes nés Français, & je ſuis votre Roi (*n*),
» Voilà nos ennemis, marchez & ſuivez-moi ?
» Ne perdez point de vûe, au fort de la tempête,
» Ce pannache éclatant qui flotte ſur ma tête ;
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçoit en Vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ſes Troupes enflâmées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des Armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même tems
On voit des deux Partis voler les combattans.
Ainſi lorſque des Monts ſéparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs,
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chute du monde.

Au mouſquet réuni le ſanglant coutelas
Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette Arme (*o*) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,

(*n*) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV. à la journée d'Ivry : (Ralliez-vous à mon pannache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.)

(*o*) La Bayonnette au bout du fuſil ne fut en uſage que long-tems après. Le nom de *Bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premiéres Bayonnettes.

Raſſemble

Raſſemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flâme, & le fer.

On ſe mêle, on combat, l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente ſoif du ſang,
Le déſeſpoir, la mort, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le Parti contraire:
Là le frere en fuyant meurt de la main d'un frere.
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur ſang malheureux.

Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De Bataillons ſanglans, de troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance & ſe fait un chemin.
Le Grand Mornay (*p*) le ſuit, toujours calme & ſerain.
Il veille autour de lui tel qu'un puiſſant génie:
Tel qu'on feignoit jadis aux champs de la Phrigie
De la Terre & des Cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats ſous l'habit des mortels,
Ou tel que du vrai Dieu les Miniſtres terribles,
Ces Puiſſances des Cieux, ces êtres impaſſibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'Univers.

(*p*) Du Plessis Mornay eut deux chevaux tués ſous lui à cette bataille. Il avoit effectivement dans l'action le ſang froid dont on le loue ici.

Il

Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le deſtin,
Aux Chefs des Légions il les porte ſoudain.
L'Officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Régle au ſon de ſa voix ſa rage obéiſſante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers Corps.
Un eſprit ſeul préſide à ces vaſtes reſſorts.
Mornay revole au Prince, il le ſuit, il l'eſcorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ces ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains.
De ſon Roi ſeulement ſon ame eſt occupée :
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée,
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

De Turenne déja la valeur indomptée,
Repouſſoit de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailli portoit partout la crainte & le trépas,
D'Ailli tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré ſon âge une force nouvelle ;
Un ſeul Guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans :
C'eſt un jeune Héros à la fleur de ſes ans,
Qui dans cette journée illuſtre & meurtriére,
Commençoit des combats la fatale carriére ;

D'un

D'un tendre himen à peine il goûtoit les appas,
Favori des amours, il ſortoit de leurs bras;
Honteux de n'être encore fameux que par ſes charmes,
Avide de la gloire, il voloit aux allarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe en accuſant le Ciel,
En déteſtant la Ligue, & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit en pleurant d'un caſque prétieux,
Ce front ſi plein de grace, & ſi cher à ſes yeux.

Il marche vers d'Aïlli dans ſa fureur guerriére,
Parmi des tourbillons de flâme, de pouſſiére,
A travers les bleſſés, les morts & les mourans;
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs,
Tous deux ſur l'herbe unie, & de ſang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une courſe aſſurée.
Sanglants, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils ſe frapent ſoudain.
La terre en retentit, leurs lances ſont rompues;
Comme en un Ciel brulant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent ſur les vents,
De leur mélange affreux les éclairs rejailliſſent;
La foudre en eſt formée, & les mortels frémiſſent:

Mais

Mais loin de leurs courſiers par un ſubit effort,
CesGuerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Diſcorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle & ſanglante étoient à ſes côtés :
Malheureux, ſuſpendez vos coups précipités ;
Mais un deſtin funeſte enflâme leur courage,
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaiſſent pas,
Le fer qui les couvroit, brille & vole en éclats,
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle,
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur caſque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectoit ſon rival, admiroit ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce Guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumiére,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſiére.
D'Ailly voit ſon viſage ; ô deſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe, hélas ! c'étoit ſon fils.
Le pere infortuné les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre ſon ſein ſes parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire,
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,

Et

Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'Univers.
Là, soit que le Soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisoit redire aux échos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune & tendre amante
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort se répand sur sa vue.
Est-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi formés ne sont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant,
Le regarde, soupire, & meurt en l'embrassant.

Pere, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs peres.

Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversés?

C'eſt le jeune Biron, c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs Bataillons s'étoit fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez.... lâches où courez-vous ?
Vous fuir ? vous, Compagnons de Mayenne & de Guiſe ?
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe ?
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces Bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide,
Biron ſoutient en vain d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
Il voit à ſes côtés Parabere expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiéres,
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſiére :
Percé de coups lui-même il eſt prêt de périr....
C'étoit ainſi Biron, que tu devois mourir.
Un trépas ſi fameux, une chute ſi belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon ſut bien-tôt le danger
Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
Il l'aimoit, non en Roi, non en Maître ſevére,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,

Et

Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flâmes:
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié! que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, & son vol plus rapide.
Biron (q) qu'environnoient les ombres de la mort,
A l'aspect de son Roi, fait un dernier effort;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie,
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie;
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.
Tu vis; songe du moins à lui rester fidelle.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité,
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,

(q) Le Duc de BIRON fut blessé à Ivry; mais ce fut au combat de Fontaine-Française qu'Henri le Grand lui sauva la vie. (On a transporté à la bataille d'Ivry cet évenement, qui n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.)

Il cherchoit le Héros, sur lui seul il s'élance:
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Pressent un Sanglier, en raniment la rage,
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le Cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent:
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent,
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des Cieux dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible:
Il est comme un rocher qui menaçant les airs,
Rompt la course des vents & repousse les mers.
Qui pourroit exprimer le sang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?
O vous Mânes sanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon esprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa noblesse fidelle,
Elle meurt pour son Roi, son Roi combat pour elle.
L'effroi le devançoit, la mort suivoit ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.

Long-tems cet Etranger trompé par son courage,
Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage:
Dût

Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritoit ſon orgueil.
Viens Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire:
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire.
Comme il diſoit ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des Deſtins fend les plaines de l'air.
L'Arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre,
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur apui,
Qu'ils défendent ſa cauſe, & combattent pour lui.
Que la nature entiére attentive à ſa gloire
Par la voix du tonnerre annonçoit ſa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphoit déja d'avoir verſé ſon ſang.
Le Roi qu'il a bleſſé, voit ſon péril ſans trouble,
Ainſi que le danger ſon audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur,
Trouvé des Ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder ſa bleſſure l'irrite,
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr eſt renverſé ſoudain,
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulérent,
Des ombres du trépas ſes yeux s'enveloppérent,
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon pere excita ſes remords.

Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fiére,
Sa mort anéantit votre vertu guerriére,
Pour la premiére fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe allarmée.
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée;
Les Chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.
Les uns ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les génoux, & demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encor de ſoi,
Voit d'un œil aſſuré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups, ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accuſoit les Flamans, la fortune & les Cieux.
Tout eſt perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit ſon Chef, une fureur ſi vaine,
Vivez

Vivez pour un Parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur :
Que vous & Bois-Dauphin dans ce moment funeſte,
De nos ſoldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris,
De la Ligue en marchant ramaſſez les débris ;
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter,
Semblable au fier lion qu'un Maure a ſu dompter,
Qui docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît ſoumet ſa tête horrible ;
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et paraît menacer même en obéiſſant.

Mayenne, cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris couroit cacher ſa honte.

Henri victorieux voyoit de tous côtés,
Les Ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés.
Des Cieux en ce moment les voutes s'entr'ouvrirent ;
Les Mânes des Bourbons dans les airs deſcendirent.
Louis au milieu d'eux du haut du Firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment ;
Vint voir comme il ſauroit uſer de la victoire,
Et s'il acheveroit de mériter ſa gloire.
Ses ſoldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardoient ces vaincus échapés à leurs coups.

Les Captifs en tremblant conduits en sa présence,
Attendoient leur Arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnoient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il, vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes Sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaissez un Maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi.
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un Champ de Bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne.
Et s'honorant déja du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
Le Roi de tous côtés fait cesser le carnage;
Maître de ses Guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce Lion qui tout couvert de sang,
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
Fait succéder le calme aux horreurs de la guerre,

Console

Conſole les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, récompenſe, & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumiére étoit preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie,
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un pere attentif il étendoit ſes ſoins.

Du vrai comme du faux la prompte meſſagére,
Qui s'accroît dans ſa courſe, & d'une aîle légére,
Plus prompte que le tems vole au-delà des mers,
Paſſe d'un Pole à l'autre, & remplit l'Univers;
Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célébre des Rois la honte, ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De ſa brillante voix trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçoit la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté,
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix treſſaillit d'allégreſſe;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de triſteſſe.
O malheureux Paris, infidelles Ligueurs!
O Citoyens trompés, & vous, Prêtres trompeurs,
De quels cris douloureux vos Temples retentirent?
De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos eſprits.
Vaincu; mais plein d'eſpoir, & maître de Paris,

Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſoit ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer,
En cachant ſa diſgrace il croit la réparer:
Par cent bruits menſongers il ranimoit leur zéle.
Mais malgré tant de ſoins la vérité cruelle,
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Voloit de bouche en bouche, & glaçoit tous les cœurs.

La Diſcorde en frémit, & redoublant ſa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
Vèrſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affaiblir,
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amolir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit; & ſoudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

ARGUMENT

ARGUMENT

DU NEUVIE'ME CHANT.

DESCRIPTION du Temple de l'Amour : La Diſcorde implore ſon pouvoir pour amolir le courage de Henri IV. Ce Héros eſt retenu quelques tems auprès de Madame D'ESTRE'E, *ſi célébre ſous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à ſon amour, & le Roi retourne à ſon Armée.*

TAYLOR INST. OXFORD

LA

LA HENRIADE.

CHANT NEUVIE'ME.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'éleve un vieux Palais (a) respecté par les tems :
La nature en posa les premiers fondemens ;

(a) Cette description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personifiée, sont entiérement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la Scéne, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique ; parce que les peuples de l'Isle de Chypre ont de tout tems passé pour être très-abandonnés à l'amour, de

Et

Et l'art ornant depuis ſa ſimple architecture,
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la nature.
Là, tous les champs voiſins peuplés de mirtes verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des hyvers.
Partout on voit meurir, partout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone & les préſens de Flore;
Et la terre n'attend pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons.
L'Homme y ſemble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
De ſa main bien-faiſante accordoit aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſerains,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs,
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtreſſes,
Qui célébrent leur honte, & vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire

même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus & comme un Dieu de la Fable, mais comme une paſſion repréſentée avec tous les plaiſirs & tous les déſordres qui l'accompagnent.

La

La flatteuſe eſpérance, au front toujours ſerain,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple ſacré les Graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle volupté ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le myſtére en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux, & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſants encor que les plaiſirs.

De ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée ;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voute ſacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux !
C'eſt n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre,
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide :
La haine, & le couroux répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un ſouris perfide,
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le repentir les ſuit déteſtant leur fureur,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.

C'eſt-là,

C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſouris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant partout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un Trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il fouloit à ſes pieds les plus ſuperbes têtes,
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.

La Diſcorde ſoudain conduite par la rage,
Ecarte les plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang & les yeux enflâmés:
Mon frere, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles?
Pour qui réſerves-tu tes fléches invincibles?
Ah! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écraſe mes ſerpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,

Va

Va ſous ſes Etendarts, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi ſeule écartés.
Encore une victoire, & mon Trône eſt en poudre;
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner;
De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe, abattu;
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale,
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amoli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'Univers,
Fuyant devant Auguſte, & ne ſuivant ſur l'onde,
Préférer Cléopatre à l'empire du monde.
Henri te reſte à vaincre après tant de Guerriers,
Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers,
Va du mirte amoureux ceindre ſa tête altiére;
Endors entre tes bras ſon audace guerriére.
A mon Trône ébranlé cours ſervir de ſoutien,
Viens, ma cauſe eſt la tienne, & ton régne eſt le mien.

Ainſi parloit ce monſtre, & la voute tremblante
Répétoit les accens de ſa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs,
D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs.

Il s'arme cependant de ſes fléches dorées.
Il fend des vaſtes Cieux les voutes azurées ;
Et précédé des jeux, des graces, des plaiſirs,
Il vole aux champs Français ſur l'aîle des zéphirs.

Dans ſa courſe, d'abord, il découvre avec joye,
Le faible Ximoïs, & les champs où fut Troye.
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des Palais par ſes mains conſumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.

Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduiſit les eaux.
Bien-tôt quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluſe(*b*)
Azile encor plus doux, lieux où dans ſes beaux jours
Petrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.

(*b*) VAUCLUSE, *Valliſclauſa*, près de Gordes en Provence, célebre par le ſéjour que fit Petrarque dans les environs. L'on voit même encore près de ſa ſource une maiſon qu'on appelle la Maiſon de Petrarque.

Par

Par ſes adroites mains avec art enlaſſés,
Les chiffres de Diane (*e*) y ſont encor tracés.
Sur ſa tombe en paſſant les plaiſirs & les graces,
Répandirent les fleurs qui naiſſoient ſur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſoit pour un moment repoſer ſon tonnerre,
Mille jeunes Guerriers à travers les guerêts,
Pourſuivoient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent à ſa vûe une joye inhumaine,
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne,
Il agite les airs que lui-même a calmés,
Il parle, on voit ſoudain les Elémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages;
De verſer ces torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les Aquilons à ſes ordres fidéles,
Dans les Cieux obſcurcis ont déployé leurs aîles;
La plus affreuſe nuit ſuccéde au plus beau jour;
La nature en gémit, & reconnaît l'Amour.

(*e*) ANET fut bâti par Henri II. pour Diane de Poitiers, dont les chiffres ſont mêlés dans tous les ornemens de ce Château, lequel n'eſt pas loin de la plaine d'Ivry.

Dans

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide :
L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & passagére,
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces tristes climats
D'une illustre mortelle avoit conduit les pas.
Dans le fond d'un Château, tranquille & solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendoit son pere,
Qui fidéle à ses Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand Henri suivi les étendars.
D'Estrée (*d*) étoit son nom ; la main de la nature,
De ses aimables dons la combla sans mesure.

(*d*) GABRIELLE D'ESTRE'ES, d'une ancienne Maison de Picardie, fille & petite-fille d'un Grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Duchesse de Beaufort, &c.

Henri IV. en devint amoureux pendant les guerres civiles ; il se déroboit quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en Payſan, passa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'Histoire des Amours du grand Alcandre, écrite par une Princesse de Conti.

Telle

Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Menelas;
Moins touchante & moins belle, à Tarſe on vit paraître,
Celle (*e*) qui des Romains avoit dompté le Maître;
Lorſque les habitans des rives du Cidnus,
L'encenſoit à la main, la prirent pour Venus.
Elle entroit dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encore n'avoit reçu les vœux.
Semblable en ſon Printems à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ſerein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre,

(*e*) CLEOPATRE allant à Tarſe où Antoine l'avoit mandée, fit ce voyage ſur un vaiſſeau brillant d'or, & orné des plus belles peintures; les voiles étoient de pourpre, les cordages d'or & de ſoye. Cléopatre étoit habillée comme on repréſentoit alors la Déeſſe Venus, ſes femmes repréſentoient les Nymphes & les graces; la poupe & la proue étoient remplis des plus beaux enfans déguiſés en Amours. Elle avançoit dans cet équipage ſur le fleuve Cidnus, au ſon de mille inſtrumens de muſique. Tout le peuple de Tarſe la prit pour la Déeſſe. On quitta le Tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdument amoureux. (PLUTARQUE.)

Il paraît ſans flambeau, ſans fléches, ſans carquois,
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.
On a vû, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il gliſſoit dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un déſir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſoit en la voyant ſi belle;
Que n'eſpéroit-il point, aidé de tant d'appas!
Au-devant du Monarque il conduiſit ſes pas.
L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits, l'effet de la nature.
L'or de ſes blonds cheveux qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge, & ſes tréſors naiſſans;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendoit plus aimable:
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
Qui fait fuir les Amours, & même la beauté:
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine;
Inſpire le reſpect, enflâme les déſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.

Il fait plus; à l'Amour tout miracle eſt poſſible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des Mirtes enlaſſés, que d'un prodigue ſein,
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,

Dans

Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage
A peine a-t'on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse:
Les Amans fortunés, pleins d'une douce yvresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent.
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'Amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'Eté fait éclore;
S'arrête, s'inquiéte, & pousse des soupirs;
Son cœur est étonné de ses nouveaux désirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
Près de lui, la Bergére oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pû faire d'Estrée?
Par un charme indomptable elle étoit attirée.
Elle avoit à combattre en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros, & l'Amour.

Quelque tems de Henri, la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle:
Une

Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & son ame enyvrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.

Loin de lui cependant tous ses Chefs étonnés,
Se demandent leur Prince, & restent consternés.
Ils trembloient pour ses jours: hélas! qui l'eût pû croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire?
On le cherchoit en vain; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui sembloient déja vaincus.

Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-tems sa dangereuse absence.
Il descendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste Hémisphére,
Pour y trouver un sage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés.
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'Ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay; c'étoit pour nous instruire,
Que souvent la raison suffit à nous conduire,

Ainsi

Ainſi qu'elle guida chez des peuples Payens,
Marc-Aurele, ou Platon, la honte des Chrétiens.

Non moins prudent ami que philoſophe auſtére,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire :
Son exemple inſtruiſoit bien mieux que ſes diſcours;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours,
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, & ſon ſouffle infecté
N'altera de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Arethuſe, ainſi, ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cryſtal toujours pur, & des flots toujours clairs
Que jamais ne corrompt l'amertume des Mers.

Le généreux Mornay conduit par la ſageſſe,
Part, & vole en ces lieux, où la douce moleſſe
Retenoit dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſoit les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire,
Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageoient ſes momens & rempliſſoient ſes jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colére,
A côté de Mornay la ſageſſe ſévére;
Il veut ſur ce Guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur :

Mais Mornay mépriſoit ſa colére & ſes charmes;
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſoient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un mirthe amoureux, azile du myſtére,
D'Eſtrée à ſon amant prodiguoit ſes appas;
Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altéroit les charmes,
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des amans.
Ils ſentoient cette yvreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les amours enfantins déſarmoient ce Héros:
L'un tenoit ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avoit détaché ſa redoutable épée,
Et rioit en tenant dans ſes débiles mains,
Ce fer l'appui du Trône, & l'effroi des humains.

La diſcorde de loin, inſulte à ſa faibleſſe;
Elle exprime en grondant ſa barbare allégreſſe:
Sa fiére activité ménage ces inſtans.
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens.

Et

Et tandis que Bourbon ſe repoſe, & ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.

Enfin dans ces jardins où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paraître : il le voit & rougit.
L'un de l'autre en ſecret ils craignoient la préſence.
Le ſage en l'abordant garde un morne ſilence ;
Mais ce ſilence même, & ſes regards baiſſés
Se font entendre au Prince, & s'expliquent aſſés.
Sur ce viſage auſtère, où regnoit la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte & ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le ſoin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colére,
Qui m'apprend mon devoir eſt trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi,
Je t'ai vû, c'en eſt fait, & tu me rends à moi :
Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie.
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime encore les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la gloire,
Et bien-tôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut ſon Maître.
C'eſt vous, s'écria-t'il, que je revois paraître ;

Vous de la France entiére auguſte défenſeur,
Vous, vainqueur de vous-même, & Roi de votre cœur;
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau luſtre;
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.

Il dit: Le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ſes adieux!
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore;
En condamnant ſes pleurs il en verſoit encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſperé.
Il part: en ce moment d'Eſtrée évanouie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts,
L'Amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs:
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enleve à ſon Empire une Nymphe ſi belle;
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras; & bientôt cette Amante
R'ouvre à ſa douce voix ſa paupiére mourante,
Lui nomme ſon Amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyoit tendrement la rappelle;

D'un

D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'Auteur.

Mornay toujours ſévére & toujours infléxible,
Entraînoit cependant ſon Maître trop ſenſible.
La force & la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colére & ſa honte.

ARGUMENT

DU DIXIE'ME CHANT.

RETOUR du Roi à ſon Armée : il recommence le Siége. Combat ſingulier du Vicomte de Turenne, & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il aſſiége. Le Ciel récompenſe enfin ſes vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, & la guerre eſt finie.

LA HENRIADE.

CHANT DIXIE'ME.

CES momens dangereux, perdus dans la moleſſe,
Avoient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enyvré.
Leur eſpoir les trompoit; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes Etendarts;
Le Héros reparut aux pieds de ſes remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne peut ſe réſoudre,

Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte & de la voix excitoit ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevoit un nuage
Qui ſembloit apporter le tonnerre & l'orage,
Ses flancs noirs & brulans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des Enfers.
Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enyvrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs:
Aux remparts de la Ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant du haut des Cieux ouverts
Un Ange eſt deſcendu ſur le Thrône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumiére;
Sur des aîles de feu parcourant ſa carriére,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenoit d'une main cette Olive ſacrée,
Ce préſage charmant d'une paix déſirée,
Dans l'autre étinceloit ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive interdits, déſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés,

La

La terreur les enchaîne : un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe infléxible.
Ainſi de ſon Autel teint du ſang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du Dieu des Dieux en ſon Temple apportée
A ſes yeux éblouis l'Arche fut préſentée.

Paris, le Roi, l'armée, & l'enfer, & les Cieux,
Sur ce combat illuſtre avoient fixé les yeux.
Bien-tôt les deux Guerriers entrent dans la carriére.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barriére,
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier,
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vûe, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée; & ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu, cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Deſcends, juge ſa cauſe & combats avec moi,
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice,
J'attends peu de moi-même, & tout de ta juſtice.
D'Aumale répondit, j'attends tout de mon bras;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême,
Tranquile au haut du Ciel il nous laiſſe à nous mêmes,

Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur ;
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.
Il dit, & d'un regard enflâmé d'arrogance,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.

Mais la trompette ſonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pû jamais la valeur & l'addreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés & parés à l'inſtant ;
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite,
L'autre d'un pas léger ſe détourne, & l'évite.
Tantôt plus raprochés ils ſemblent ſe ſaiſir,
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir ;
On ſe plaît à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre,
Le fer étincelant avec art détourné
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du Soleil la lumiere éclarante
Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce criſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyoit à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux.
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colére,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.

D'Aumale

D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur.
Bien-tôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne qui l'obſerve, apperçoit ſa faibleſſe ;
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent.
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
» De la Ligue à jamais le Trône eſt renverſé,
» Tu l'emportes, Bourbon, notre régne eſt paſſé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable épée échappe de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche.
Il ſe leve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.

Cependant des Soldats, dans les murs de Paris (a)

(a) Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint Denys, & ſa mort affaiblit beaucoup le Parti de la Ligue. Son Duel avec le Vicomte de Turenne n'eſt qu'une fiction ; mais ces combats ſinguliers étoient encore à la mode. Il s'en fit un célebre derriere les Chartreux, entre le ſieur de Marivaux qui tenoit pour les Royaliſtes,

Rappor-

Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs ſanglots, & retiennent leur plainte,
Tout ſe tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bientôt de ce ſilence augmenta la terreur.
Les cris des aſſiégeans juſqu'au Ciel s'élevérent
Les Chefs & les Soldats près du Roi s'aſſemblérent :
Ils demandoient l'aſſaut. Le Roi dans ce moment
Modéra ſon courage, & leur emportement.
Il ſentit qu'il aimoit ſon ingrate patrie,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Hai de ſes Sujets, prompt à les épargner,
Eux ſeuls vouloient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté prévenant leur audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace :

& le ſieur Claude de Marolles qui tenoit pour les Ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple & de l'Armée, le jour même de l'aſſaſſinat d'Henri III. mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

Pouvant

Pouvant les emporter, il les fait investir,
Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.
Il (*b*) crut que sans assauts, sans combats, sans allarmes,
La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreroient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence
Viendroit à ses genoux implorer sa clémence.
Mais, le faux zéle, hélas! qui ne sauroit ceder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hazarder.

Les mutins qu'épargnoit cette main vengeresse,
Prenoient d'un Roi clément la vertu pour foiblesse.
Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défioient leur Maître, ils bravoient leur Vainqueur.
Ils osoient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cessérent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort qui marchoit après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux,
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,

(*b*) Henri IV. bloqua Paris en 1590. avec moins de vingt mille hommes.

De

De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
Demandoient vainement le soutien de leur vie.
Bien-tôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étoit plus ces jeux, ces festins & ces fêtes,
Où de mirthe & de rose ils couronnoient leurs têtes,
Où parmi des plaisirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la molesse,
De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périssant de misére au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entiére.
Plus loin, des malheureux couchés sur la poussiére,
Se disputoient encore, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes miséres!
On les vit se nourrir des cendres de leurs péres.

Ce

Ce déteſtable mets (*e*) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miſéres publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivoient dans l'abondance à l'ombre des Autels, (*d*)
Du Dieu qu'ils offenſoient atteſtant la ſouffrance,
Alloient partout, du peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvroient déja les Cieux.
Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé ſur un Prince hérétique,
Paris bien-tôt ſauvé par des ſecours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promeſſes ſtériles,
Charmoient ces malheureux à tromper trop faciles.

(*e*) Ce fut l'Ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue, qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts : conſeil qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes. Surquoi on remarque l'étrange faibleſſe de l'imagination humaine. (Ces Aſſiégés n'auroient pas oſé manger la chair de leurs Compatriotes qui venoient d'être tués, mais ils mangeoient volontiers les os.)

(*d*) On fit la viſite, dit Mezeray, dans les Logis des Eccléſiaſtiques & dans les Couvens, qui ſe trouverent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

Par

Par les Prêtres ſéduits, par les Seize effrayés,
Soumis, preſque contens, ils mouroient à leurs pieds
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'Etrangers la ville étoit remplie;
Tigres que nos ayeux nourriſſoient dans leur ſein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étoient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques;
Barbares (*e*), dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes,
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés préſentent mille morts:
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors;
Non pour aller ravir d'une main adultére
Une fille éplorée, à ſa tremblante mére;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Semble étouffer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe,
Etoit l'unique but de leur recherche affreuſe.

(*e*) Les Suiſſes qui étoient dans Paris à la ſolde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Hiſtoriens du tems; c'eſt ſur eux ſeuls que tombent ce mot de *Barbares*, & non ſur leur Nation pleine de bon ſens & de droiture, & l'une des plus reſpectables Nations du monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, grand Dieu! faut-il à la mémoire (*f*),
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire!
Une femme avoit vû, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtoit, prêt à périr comme elle:
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras;
Son enfance, ſa voix, ſa miſère, & ſes charmes,
A ſa mere en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié.
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité,
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie?
Les Tyrans, ou la faim l'auroient bien-tôt ravie:
Et pourquoi vivrois-tu? Pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſère,
Rends-moi le jour, le ſang, que t'a donné ta mére;

(*f*) Cette Hiſtoire eſt rapportée dans tous les Mémoires du tems. De pareilles horreurs arriverent auſſi au ſiége de la ville de Sancerre.

Que

Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée,
Enfonce en frémissant le parricide acier;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et d'un bras que poussoit sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim les farouches Soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est semblable à la cruelle joye
Des ours & des lions, qui fondent sur leur proye.
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, & de sang dégoutante.
Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
Que la mere & le fils vous servent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous?
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.

De

De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés.
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte,
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte,
Et le peuple effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levoit les mains au Ciel, & demandoit la mort.
Juſqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidelle il répandit des pleurs:
O Dieu! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs;
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'oſe,
Des Ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le ſais, je tendois les bras à ces mutins,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à ſon gré s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des déſaſtres ſi grands,
A la néceſſité, l'excuſe des Tyrans;
De mes ſujets ſéduits qu'il comble la miſére:
Il en eſt l'ennemi, j'en dois être le pére.
Je le ſuis, c'eſt à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dûſſai-je en le ſauvant perdre mon Diadême;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le malgré lui de ſes vrais ennemis,

Et si trop de pitié me coûte mon Empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire:
» Henri de ses Sujets, ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit (g), & dans l'instant il veut que son armée,
Approche sans éclat de la ville affamée;
Qu'on porte aux Citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre Divin ses Troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se rempliſſent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents,
Ces Corps inanimés, livides & tremblans,
Tels qu'on feignoit jadis que des Royaumes sombres
Les Mages à leur gré faisoient sortir les ombres;
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelloit les Enfers, & les mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers Défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs Persécuteurs.

(g) HENRI IV. fut si bon qu'il permettoit à ses Officiers d'envoyer, (comme le dit Mezeray,) des rafraîchissemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les soldats en faisoient autant à l'exemple des Officiers. Le Roi avoit de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentoient. Par-là il arriva effectivement que les Assiégeans nourrirent les Assiégés.

Tous

Tous ces évenemens leur sembloient incroyables.
Ils voyoient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avoient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, disoient-ils, ces monstres si cruels?
Est-ce là ce Tyran si terrible aux mortels!
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant c'est la brillante image.
C'est un Roi bienfaisant, le modéle des Rois.
Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage.
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours?
Qui quelquefois s'éleve & retombe toujours.
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence,
Ralluma tous ces feux qui consumoient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
» Combattans sans courage, & Chrétiens sans vertu,
» A quel indigne appas vous laissez-vous séduire?
» Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre?
» Soldats

» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui,
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous pardonne.
» Dans sa coupable Secte il veut nous réunir:
» De ses propres bienfaits songeons à le punir.
» Sauvons nos Temples Saints de son culte hérétique.
C'est ainsi qu'ils parloient, & leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faisoit taire la voix;
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accusoient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis qui du plus haut de la voûte Divine,
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les tems alloient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopteroit son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes,
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes,
Et la douce espérance, & l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu siit avant les tems son Trône inébranlable.

Le

Le Ciel eſt ſous ſes pieds ; de mille aſtres divers,
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés compoſent ſon eſſence.
Ses Saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enyvrés à jamais,
Pénetrés de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa Majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'Univers il commet les deſtins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
Des Puiſſances du ſiécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire eſt tombé, tout peuple eut ſes Tyrans :
Mais cette impénétrable & juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence ;
Quelquefois ſa bonté favorable aux humains,
Met le Sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le pere des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante :
Pere de l'Univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples & les Rois,

Vois le peuple Français à ſon Prince rebelle ;
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidelle.
Aveuglé par ſon zèle il te déſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre ;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A ſon Dieu qu'il adore, offre un coupable hommage ?
Ah ! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connaître,
Donne à l'Egliſe un Fils, donne à la France un Maître,
Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets,
Rends les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets.
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice.

L'Etetnel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer.
A ſa Divine voix les aſtres s'ébranlérent :
La terre en treſſaillit, les Ligueurs en tremblérent.
Le Roi qui dans le Ciel avoit mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſoit pour lui.

Soudain

Soudain la vérité, si long-tems attendue,
Toujours chere aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du Roi, descend du haut des Cieux:
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux;
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cédent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent:
Bien-tôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumiére immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion
Est au-dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise ici bas combattue,
L'Eglise toujours une, & partout étendue:
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces Mystéres Saints dont son esprit s'étonne.

Louis dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,

Descend

Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime,
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix ;
Il entre (*b*) au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes,
Les Prêtres sont muets, les Seize épouvantés
Envain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai Roi, son vainqueur, & son pere.

Dès-lors on admira ce régne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée;
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit :
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur & ses Provinces,
Fut le meilleur Sujet du plus juste des Princes.

(*b*) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590. & Henri IV. n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'étoit fait Catholique en Juillet 1593. mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivoit un Poëme, & non une Histoire.

Maggs
21.1.91
2 vols.
[VOLT.]
F. I. N.
902763

DB 11/60
2V
Xou